SIXIÈME ANNÉE N° 65 — MAI 1894.

l'Etoile



Revue mensuelle

Kabbale messianique
Socialisme chrétien — Spiritualisme expérimental
Littérature et Art

ALBER JHOUNEY
Fondateur

RENÉ CAILLIÉ
Directeur

Prix du Numéro
60 centimes



PARIS
LIBRAIRIE DE L'ART INDÉPENDANT
11, rue de la Chaussée d'Antin, 11

FRATERNITÉ HUMAINE

PRIÈRE

Ora et labora.

Dieu de l'Espace et du Temps! O Père des Cieux étoilés! Toi, dont l'Amour et la Pensée gouvernent les Mondes! écoute ma prière et bénis tous mes Frères bien-aimés de la Terre.

Je te prie pour le pauvre Mineur enfoui sous le sol, qui, privé de la lumière du Jour et des gais sourires de ton Soleil, expose sa Vie au feu du grisou, à l'éboulement des rocs.

Je te prie pour le Laboureur au front baigné de sueurs qui, courbé sur son dur sillon, élève vers Toi ses bras suppliants.

Je te prie pour la Femme, le Mystère sacré, qui fait ouvrir nos yeux à la lumière du jour en nous offrant la vie pour sa Souffrance, et nous abreuve du Lait et de l'Amour de son Sein. Fais comprendre à tous, ô Seigneur, le Respect qui est dû à la Femme, qui porte en Elle la présence réelle de la *Nature*. Fais comprendre à tous que la Naissance est aussi grave que la Mort, que rien n'est banal dans la Nature pas plus qu'en ton Cœur Divin, et que l'Amour et les Sexes sont choses religieuses.

En particulier, je te prie pour mon Ame-Sœur, celle avec laquelle je dois vivre éternellement dans les Splendeurs de tes Cieux.

Et je te prie pour la pauvre Mère qui souffre toutes les douleurs de ceux qu'Elle a mis au monde.

Je te prie pour le Matelot offrant à tes yeux, au plus fort de l'orage et de la tempête, son Front calme et son Cœur couvert d'un triple airain.

Je te prie pour l'Epouse attendant son Epoux, pour les Enfants abandonnés par leur Père, pour la Fiancée soupirant après son Bien-Aimé, pour tous Ceux qui tendent leurs mains vers Toi. Donne à tous, ô Seigneur, la Foi, le Courage et la Paix.

Je te prie pour le pauvre Soldat, victime de l'orgueil et de l'ambition, qui meurt inconnu sur les champs de bataille; pour tous les Opprimés des rois de la Terre; pour celui qui Pleure et Crie dans le désert.

Je te prie pour le pauvre Proscrit qui ne sait où reposer sa Tête; pour les Mères assises auprès de leurs Fils mourants; pour tous les Pauvres, pour tous les Petits, pour les Faibles et les Souffrants; pour tous nos Frères de l'Humanité dont nous devons épouser les Douleurs.

Je te prie pour tous ces Etres inférieurs de la Création, qui gravitent dans la sphère de l'instinct et qui Souffrent comme nous.

Je te prie pour tous ces Navigateurs hardis et courageux, cherchant au milieu des ténèbres épaisses qui nous enveloppent et qui nous tuent, tes Desseins impénétrables et la Raison des choses. Eloigne des fronts glorieux de ces Martyrs de la pensée le Doute et l'Orgueil.

Bénis, ô Créateur! la plainte du Génie insulté, le soupir du Savant éclairé trop tard. Répands la Lumière de tes Vérités divines et le Baume de tes Consolations célestes sur tous ceux qui Travaillent, qui Souffrent et qui Aiment.

O Toi, Esprit mystérieux, sublime Androgyne, Seigneur unique, dont les Etoiles sont les Yeux divins, Toi qui connais les noms de toutes les Ames et sais le nombre des grains de sable qui roulent sur le bord des Océans, répands sur tous la Force, le Courage et la Paix, et que tout devienne ici-bas : Prière, Amour et Foi.

René Caillié

SOMMAIRE

Du numéro 4 de Mai 1894

ABONNEMENTS

France :		Etranger :	
Un an	7 fr.	Un an.	8 fr.
Six mois	4 »	Six mois	5

Les abonnements, qui partent du 1ᵉʳ janvier et du 1ᵉʳ juillet, se paient d'avance et doivent être adressés :
A M. **René CAILLIÉ**, administrateur et directeur de l'*Etoile*, à **Avignon** (Vaucluse.)

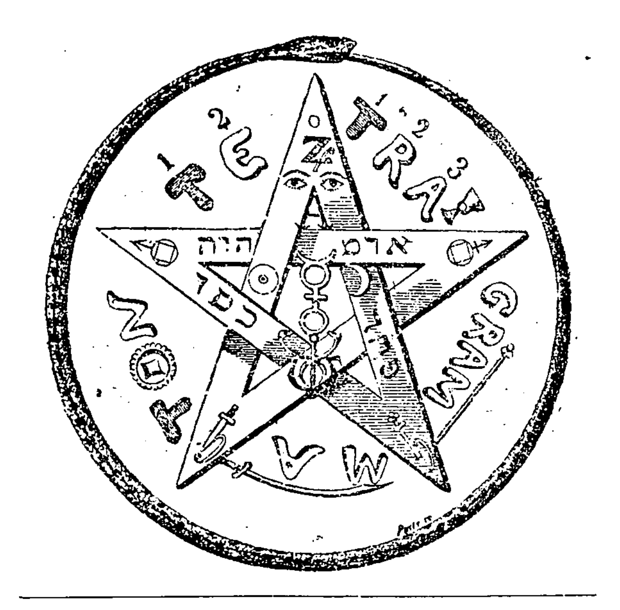
Les Abonnements non payés directement sont recouvrés au moyen de *Bons de recouvrements postaux* avec un surcroît de 50 centimes pour les faux frais.
Il ne sera répondu qu'aux lettres portant un timbre-poste pour la réponse.

Adresser tout ce qui regarde la partie artistique et littéraire à M. A. JHOUNEY, à Saint-Raphaël (Var).

Tout livre dont on nous enverra un exemplaire sera annoncé, et, s'il y a lieu, analysé.

6e ANNÉE. N° 65. MAI 1894.

L'ÉTOILE



A MÉDITER

Seule la famille est le séminaire où se produisent les arbres et les plantes du jardin de Dieu. La Famille, le mariage par conséquent, est à la Sainteté ce qu'est la Raison à la Foi : Son générateur nécessaire sous l'influx nécessaire de Dieu. Dieu chassé de l'écoie est, à mon avis, la suite logique de l'idée qui, sous prétexte de pureté, avilit la paternité.

ALTA

*
* *

La connaissance de Dieu couvrira la Terre, comme l'eau remplit le bassin des mers.

(ISAIE, XI, 9.)

L'homme ne doit pas mésuser du nom du Seigneur, en tant qu'il y attache une pensée sérieuse, et la recommandation de Jésus de ne jurer en aucune sorte *ni par le Ciel* parce que c'est le Trône de Dieu, *ni par la Terre* parce qu'elle sert comme d'escabeau à ses pieds, vient nous dire qu'il faut retrancher de notre langage ces formules exagérées qui cachent presque toujours le peu de confiance qu'on a en soi-même. User ainsi du nom du Seigneur en des circonstances triviales est coupable, c'est abuser de la haute et magique autorité de son nom.

*
* *

La vie éternelle, consiste à vous connaître, mon Père, qui êtes le *seul* Dieu *véritable*, et à connaître Jésus-Christ que vous avez envoyé.

JÉSUS.

*
* *

On ne le répétera jamais assez, « l'homme a droit au nécessaire » comme le dit Bossuet, avant que personne n'ait droit au superflu ; mais, il a le droit aussi au nécessaire pour ce qui est relatif à l'âme, vu que si l'homme, par son corps, est une plante de la terre, il est aussi, par son âme, une plante du ciel, pour me servir d'une expression de Platon.

J. BOUVÉRY.

Fraternité de l'Étoile

COMMUNION DES AMES

I. Elévation fraternelle vers Dieu ;
II. Invocation aux esprits supérieurs
III. Union par les fluides.

Le 7 *mai* 1894, *de midi au soir.*
Le 7 *juin* 1894, *de midi au soir.*

ALBER JHOUNEY.

KABBALE MESSIANIQUE

La Tradition [1]

EXTRAITS ET ABRÉGÉS DE LA KABBALE

I

LE LIVRE DU MYSTÈRE

(*Siphra Dzénioutha*)

CHAPITRE PREMIER (*suite*)

B. — COMMENTAIRE.

Si le premier chœur des Séphiroth est intellectuel et volontaire, le deuxième chœur est arbitral et moral.

Tiphéreth y reflète Kéther, ainsi que nous l'avons déclaré ; mais, comme nous sommes ici dans la région inférieure, celle de la manifestation, au lieu d'être, pareillement à Kéther la première de son groupe, Tiphéreth n'en est que la troisième et vient après Chésed et Géburah.

La Kabbale nous fait comprendre par là que l'équilibre, la solidité, l'achèvement qui dans les régions supérieures s'établissent tout d'abord, n'arrivent au contraire que tardivement et après les autres opérations dans les régions inférieures.

En haut, dans la sphère divine, l'œuvre est complète et parfaite avant même, si l'on ose dire, d'être commencée. Elle jaillit, irréprochable, d'une pensée et d'une volonté infaillibles, et son développement n'est que la conséquence de sa perfection.

En bas, dans la sphère créée, les éléments incomplets de l'œuvre se posent et se manifestent d'abord, et l'œuvre même, achevée et rela-

1. Essai offert à la méditation des Frères du *Troisième Degré* de l'Étoile.

tivement parfaite, ne se réalise qu'après et n'arrive que la dernière.

En haut le but est conquis d'abord, et la route que son rayonnement illumine descend de lui toute tracée.

En bas la route s'élève difficilement vers le but pressenti, mais encore ignoré et c'est, pour ainsi parler, la route qui crée le but.

ALBER JHOUNEY.

Fin de la Traduction du

CHAPITRE V

27. Treize Rois font la guerre à sept. Car sept Rois furent vus dans la Terre d'Edom. Neuf les vainquent à la guerre et montent dans le grade de ceux qui influent à leur gré ; et il n'y a personne qui empêche leur main.

28. Cinq Rois se précipitent et se sauvent d'une fuite rapide devant quatre (*Rois*). Ils ne peuvent subsister.

29. Quatre Rois en rencontrent quatre qui dépendent d'eux, comme les raisins de la grappe.

30. Par eux, une sélection est faite dans les sept canaux. (Les sélectés) témoignent témoignage et ne demeurent pas en leur lieu.

31. L'Arbre qui a été mitigé réside au milieu. Dans ses rameaux habitent et nichent les oiseaux. Sous lui cherchent l'ombre les animaux qui ont puissance.

32. C'est là cet Arbre qui a deux voies pour aller. Il a sept colonnes autour de lui, et quatre splendeurs sont environnées des quatre côtés.

33. Le serpent qui court en faisant 370 sauts. Il saute sur les montagnes, et il accourt rapidement sur les collines. (*Cantique*, ch. II, vers. 8.) Il tient sa queue dans sa gueule avec ses dents. Il est perforé de chaque côté. Lorsque le Chef est enlevé, le serpent est changé en trois esprits.

34. De Métatrone il est écrit : (*Genèse*, ch. V, vers. 22) : Et Hénoch marcha avec Elohim.

Et il est écrit (*Proverbes*, XXII, vers. 6) : Hénoch fut fait enfant selon sa voie (c'est-à-dire fut changé en un enfant connu).

35. Avec Elohim et non avec Jodhévauhé. Et il n'était plus sous ce nom. Car Elohim le prit pour lui donner son nom.

36. Trois maisons de jugement sont données qui sont quatre. Car il y a quatre maisons de jugement supérieures et quatre inférieures. Car il est écrit (*Lévitique*, ch. XIX, vers. 35) : Vous ne ferez point d'iniquité ni dans le jugement, ni dans ce qui sert de règle, ni dans le poids, ni dans la mesure.

37. Il y a un jugement rigoureux et un autre jugement non rigoureux. Un jugement par la balance et un jugement qui ne se fait pas par la balance, et celui-ci est le jugement doux. Mais il y a un autre jugement qui n'est ni de l'un ni de l'autre de ces deux genres.

38. Et il arriva (*Genèse*, ch. VI, vers. 1), lorsque l'homme eut commencé à se multiplier sur la face de la terre (Par ces paroles) Adam commençait à se multiplier : il faut entendre Daath la Science, âme de la Beauté. C'est là ce qui est écrit (*Genèse*, ch. VI, vers. 3) : Parce qu'il n'est que chair, c'est-à-dire l'Adam supérieur. Et il est écrit : Sur la face de la terre.

39. Et Moïse (*Exode*, ch. XXXIV, vers. 29) ne savait pas que la peau de sa face rayonnait. C'est cela même qui est écrit (*Genèse*, ch. III, vers. 21) : Tuniques de peau.

40. Par rayonner (est signifiée la Mère) selon ce passage : (*Samuel*, livre I, ch. 16, vers. 13) Et Samuel prit la corne d'huile. Car il n'y a pas d'onction si ce n'est par la corne. D'où vient qu'il est dit : (*Psaume* 89, vers. 18) Et dans ta volonté tu exalteras notre corne. Et il est écrit : (*Psaume* 132, vers: 17). Là germera la corne de David. C'est le dixième des Rois et il provient du Jubilé qui est la Mère.

41. Car il est écrit :(*Josué*, ch. VI, vers. 5) Et ce sera lorsque grondera la corne du Jubilé. C'est la splendeur du Jubilé et le dixième est couronné par la Mère.

42. C'est la corne qui reçoit la corne et la dilatation afin de restituer l'esprit au Microprosope, et c'est la corne du Jubilé. Et le Jubilé est Hé, et le Hé est le souffle de l'esprit vers toutes choses. Et toutes choses retourneront en leur place.

43. Car il est écrit : Ahah, Jodhévauhé Elohim. Lorsque le premier Hé apparaît au second Hé, alors Jodhévauhé est appelé Elohim. Nom plein. Et il est

écrit (*Isaïe* ch. II, vers 11) : Et sera exalté Jodévauhé seul en ce jour-là. Lorsque un Hé se tourne vers l'autre Hé et que Jod est enlevé, la vengeance vient dans le monde, et si, à cause de cet Adam qui est appelé Jodévauhé (il n'y avait miséricorde), le monde ne subsisterait pas, mais tout serait dévasté. C'est pourquoi il est écrit : Et sera exalté Jodhévauhé seul en ce jour là.

44. Jusque-là a été occulté et voilé le mystère du Roi, c'est-à-dire le livre du Mystère ou de l'occultation. Heureux celui qui entre et sort et qui connaît ses chemins et ses voies.

(Traduit par A. JHOUNEY).

Religion Messianique [1]

L'AME DU SALUT [2]

La Tempérance condamne la polygamie et la polyandrie [3].

L'union monogame est la vraiment pure et parfaite : qu'un seul homme soit uni avec une seule femme.

La Tempérance dévoile et proscrit dans l'union d'un homme à plusieurs femmes, d'une femme à plusieurs hommes, une surabondance et une confusion de luxure qui appareillent l'amour humain aux amours de l'animal.

La polygamie et la polyandrie sont une restriction de la promiscuité animale, mais une restriction qui garde encore les caractères de ce qu'elle réprime.

Et la promiscuité est rigoureusement interdite par la Tempérance [4].

1. Essai offert à la méditation des Frères du *Quatrième Degré* de l'*Etoile*.

2. Voir l'*Etoile* (tous les numéros de février à septembre 1893 et de novembre 1893 à mars 1894).

3. *Polygamie*, union d'un seul homme à plusieurs femmes ; *Polyandrie*, union d'une femme à plusieurs hommes ; la polygamie légale existe dans l'islamisme, le mormonisme, la polyandrie légale existe chez certains peuples, notamment les Thibétains. — A. J.

4. J'ai parlé de la polygamie et de la polyandrie tout d'abord bien que, logiquement, la promiscuité, plus condamnable, dût être réprouvée la première. Mais il n'y a plus de grande religion

*
* *

La Justice, elle aussi, condamne et la polygamie et la polyandrie :

Car ces formes d'union brisent l'égalité des sexes : la polygamie brise l'égalité en faveur de l'homme et la polyandrie en faveur de la femme.

*
* *

Hors de l'union monogame, il est impossible que l'amour atteigne à son extrême de confiance et de délicatesse, aux grâces de pudeur profonde et aux abandons souverains du cœur.

Il faut deux âmes seulement et qui se doivent fidélité et franchise égales pour qu'il y ait entre elles la communion, l'intimité exceptionnelle, émouvante et la confiance unique.

*
* *

Enfin les prescriptions de la Tempérance sur l'union monogame sont confirmées par une vérité mystérieuse : la nature complémentaire de l'homme et de la femme et leur unité mystique.

Mais cette vérité ne se rattache pas immédiatement aux Principes du salut. Elle relève de la science religieuse plutôt que de la religion même.

*
* *

En interdisant toute autre union que la monogamie, la Tempérance n'entend pas ne reconnaître de valeur morale qu'à une institution officielle, cérémonie civile ou rite cultuel.

L'apparente monogamie officielle des Occidentaux devient trop souvent, dans la pratique, polygamie et polyandrie. Au contraire, parmi ceux qui n'ont pas cru devoir se soumettre à la céré-

---

qui autorise la promiscuité. Les fêtes de Mylitta à Babylone sont une honte perdue. Si la prostitution n'est pas, hélas, abolie, au moins ne la voit-on plus sacramentaire. Les lents progrès du monde sont des progrès cependant. — A. J.

monie civile ou sacramentelle et qui ne sont pas officiellement mariés [1], il y en a qui observent la monogamie rigoureuse et dont l'union a tous les autres mérites que recommande la Tempérance.

Or la Religion essentielle, proprement dite, ne consiste absolument pas dans les apparences, mais dans la réalité d'âme et de vie, dans les sentiments moraux incarnés par la pratique et chauds de sincérité.

La Religion essentielle exige donc de ses serviteurs, par la vertu de Tempérance, la monogamie réelle et, tout à fait strictement, n'exige que celle-là.

Les religions particulières qui commandent la monogamie la sanctionnent par leurs rites, et rien de mieux assurément lorsque la réalité se confond avec une institution vénérée.

La loi civile sanctionne également le mariage ; et la loi civile mérite le respect comme expression de la patrie et du droit.

Mais la monogamie officielle sans la réelle n'a aucune valeur morale.

La monogamie réelle sans l'officielle garde sa valeur morale.

La Religion essentielle, qui ne contredit certes pas les religions particulières ni la loi civile dans leurs vérités, mais qui, *faite de sentiments*, leur est antérieure en quelque sorte et animatrice, doit reconnaître cette valeur morale de la monogamie indépendante, et lui rendre la justice de la proclamer vertu.

ALBER JHOUNEY.

---

1. Dans le peuple, surtout en certains pays, les dépenses du mariage en font reculer l'accomplissement officiel et, cependant, l'union libre qui précède le mariage lui aboutit souvent avec une parfaite loyauté. A un autre point de vue, des opinions philosophiques, l'incrédulité à l'égard des rites, l'idée que la liberté humaine ne doit s'engager à toujours et que l'union libre, durable par volonté, n'en est que plus noble, ou encore un dédain socialiste des lois cultuelles et civiles, bien des raisons peuvent éloigner des couples, fort estimables d'ailleurs, de la monogamie officielle. S'ils *pratiquent sincèrement* la réelle, la Religion messianique déclarera sans hésiter le mérite qu'ils ont à le faire et ne verra pas d'obstacle au salut dans l'absence d'une cérémonie. Quelque forme qu'elle emprunte, la vertu est vertu. A. J.

Yoga Sastra de Patandjali (1)

30. La maladie, la langueur, le doute, l'inattention, la paresse, l'abandon aux objets des sens, la fausse perception, le manque d'atteindre un degré de méditation et l'instabilité à s'y maintenir, ces distractions de la pensée sont les obstacles (2).

31. Le chagrin, la détresse, le tremblement et les soupirs accompagnent les distractions.

32. Pour les prévenir (les distractions) fixe ta pensée sur une seule vérité.

33. En pratiquant la bienveillance pour les heureux, la tendresse pour les malheureux, la joie sympathique à l'égard des vertueux, l'indifférence à l'égard des vicieux, l'esprit se purifie.

34. (On peut aussi combattre les distractions) en expulsant et en retenant fortement la respiration.

35. Ou une connaissance immédiate sensible pourra servir à causer la fermeté (de la pensée).

(Traduit de l'anglais par A. Jhouney.)

Le Matérialisme

Voilà l'ennemi !

La doctrine matérialiste se distingue par l'infériorité évidente de ses conceptions. Son Principe, c'est la *Matière* ; sa Fin, c'est l'*absorption* dans la matière avec l'effacement complet de l'individualité : son Moyen, c'est une *Force aveugle* qui détruit tour à tour ce qu'elle fait. Tout cela est en vérité bien peu intelligent.

Bornée au présent, cette doctrine supprime toute filiation entre le passé et l'avenir. Pour elle, l'*Homme* est un phénomène qui apparaît sans raison d'être préexistante, et qui disparaît

1. Offert à l'étude des Frères du *Deuxième* et du *Troisième Degrés* de l'Etoile.
2. Qui empêchent de s'élever à l'état de concentration spirituelle. A. J.

sans aller continuer la vie ailleurs. Avant la naissance, il n'était *rien*; après la mort, il est néant. Toute sa grandeur est contenue entre le *Berceau* et la *Tombe*. Il n'est pas une *intelligence* pour connaître tous les êtres de la création, un *Cœur* pour les aimer éternellement, une *Volonté* pour s'unir à tout ce qu'il connaît et à tout ce qu'il aime : il n'est qu'un VENTRE, une machine à digestion, qui fonctionne sans raison ni sans but, une création du hasard ou de la fatalité. La solidarité n'existe pas pour lui, puisque rien ne tient à rien dans la nature d'une façon indissoluble et que tout périt. Or, sans solidarité, la fraternité n'est qu'un mensonge. Les individus n'ont aucuns devoirs les uns par rapport aux autres. Ils ne doivent logiquement reconnaître d'autre loi obligatoire que celle de leur intérêt personnel, et ils seraient absurdes s'ils n'étaient pas *égoïstes*. Chacun pendant sa courte vie doit s'efforcer d'être heureux, coûte que coûte. En effet, dès que la mort pour l'homme est l'*anéantissement* de son être, il faut qu'il se hâte de jouir par tous les moyens possibles. Tout sentiment d'abnégation et de dévouement en faveur de l'avenir serait de sa part une duperie ou une déraison, attendu que l'avenir ne lui appartient pas. Dans ce système, rien n'est réel que nous-mêmes et seulement pendant que nous existons.

Ce qui se réalise après nous ne saurait nous intéresser, puisque la mort nous en sépare absolument. Nous ne devons donc raisonnablement aimer que ce qui nous est utile. Tout amour qui ne serait pas une spéculation manquerait de sens, car aimer un être pour lui-même, se dévouer à lui, se sacrifier pour son bonheur, quand nous savons que cet être n'est qu'une illusion passagère comme nous, que le néant doit absorber, c'est une véritable folie. L'on ne s'attache pas au néant, et l'homme ne serait pas autre chose, si son être n'était pas rempli d'une vie éternelle. Conséquemment le progrès, la perfec-

tion des générations futures, les félicités de l'autre vie, l'infini, l'éternité, ne sont dans le glossaire des doctrines matérialistes que des mots sans signification. Il n'y a pour elles que le *fait*, le fait seul avec toute sa crudité. Les hommes de ces doctrines estiment seulement l'actualité et se disent positifs. Ils ne reconnaissent ni vérité absolue, ni justice absolue, ni perfection absolue, ni bonheur absolu. Tout selon eux est relatif et conditionnel, tout se borne au présent. Pressés qu'ils sont de se satisfaire pendant qu'ils vivent, ils veulent à tout prix effacer du monde ce qui s'oppose à leurs désirs. Voilà pourquoi, inévitablement et logiquement, les matérialistes sont forcés d'être violents dans les moyens dont ils se servent pour arriver à leurs fins. Quelque juste et généreux qu'ils soient comme hommes privés, la violence leur est imposée par le principe qu'ils professent. Aucune considération ne saurait les faire renoncer à leur impatience de jouir, et ils ont raison : l'on n'a pas le temps d'attendre lorsqu'on est persuadé de ne point continuer la vie après la mort. Les hommes pour eux, ne peuvent être que des *activités* utiles ou nuisibles; si elles sont utiles, on s'y rallie, et, si elles sont nuisibles, on les détruit. Quant à la FRATERNITÉ, elle ne peut exister, elle n'est qu'un mot vide de sens. Pour être frères, il faut avoir un Père commun, se sentir lié par une communauté de vie réelle et continue. Or les matérialistes n'ont ni père commun, ni vie commune. Leur père, c'est le *Hasard;* la réalité de leur vie, c'est le *Néant*. Dieu, selon eux, n'existe pas. La naissance est une chose fortuite. La vie n'est qu'un mouvement, une propriété de la matière se manifestant sans but et sans plan. Les hommes ne sont que des espèces d'ombres étrangères les unes aux autres, qui se montrent un instant pour s'évanouir sans retour. Si les individus sont heureux, tant mieux ! S'ils sont malheureux, et s'ils n'entrevoient pas le moyen de devenir heureux avant la mort, non seulement il n'existe

pour eux aucune espèce de compensation, mais la vue du bonheur des autres, les remplissant de colère ou de désespoir, aggrave encore leurs souffrances.

De pareilles doctrines sont donc antisociales, indignes de la grandeur de l'homme et propres seulement à couvrir la terre de ruines et à faire le malheur de l'Humanité.

Louis de TOURREIL.

Conférences de l'abbé C. M.

IV. — PRÉORIGINES DU CHRISTIANISME

Des écrivains qui ont eu leur heure de célébrité, prétendent expliquer l'origine de tous les cultes par l'astronomie, et faire de toute religion un symbole du cycle solaire.

L'explication est érudite, mais elle est incomplète.

Le soleil *met en acte* la lumière ; il la suppose donc, il ne la crée pas. Les astres sont de la lumière condensée ; mais la lumière était avant eux dans l'immensité de l'éther, car elle est substantiellement l'éther lui-même, ce primitif *Aour* de la Bible, que Moïse, en effet, mentionne avant la création des astres.

De même pour le sentiment religieux. La vue des astres a pu le mettre en vibration dans l'instinct supérieur de l'homme, et lui donner telle forme, telle formule. Mais, fût-on planète ou étoile ou même soleil, on ne fait pas vibrer ce qui n'existe pas.

Prendre ainsi l'instrument pour la cause première serait une illusion de manœuvre, non pas un diagnostic de savant.

Or, j'en demande pardon à tous les amours-propres, il faut être plus que physicien pour n'être pas dans la science un simple manœuvre. Tout érudit, tout savant partiel, qui n'est pas en même temps un ontologiste, ne saurait être que maçon, non architecte du grand édifice de la Science : capable de comprendre le comment immédiat et le pourquoi partiel du fragment sur lequel il travaille, inapte à saisir le plan général et la raison dernière.

Certes, un très bon architecte peut n'être pas un ouvrier universel; il peut être en quelques parties de l'exécution matérielle, inférieur à tel de ses ouvriers; mais il a sur eux tous cette supériorité : la vue d'ensemble, la synthèse, l'idée totale adéquate. Ainsi l'ontologiste, qui a la science générale de l'Être; comparativement aux savants partiels, qui ont la connaissance particulière de tel être, de tel département dans l'univers de l'Être.

Or, c'est malheureusement la tendance de chaque spécialiste, qu'il attribue toute l'importance à ce qu'il sait, y sacrifiant tout le reste. Bailly, Dupuy et les autres astronomes ont ainsi tout subordonné à l'astronomie, comme tels ou tels philosophes de l'Histoire à leur système historique, même la religion, qui est la science totale et la synthèse de l'Histoire.

* * *

I. Que le spectacle du ciel étoilé ait pu *faire naître* en l'homme le sentiment religieux, c'est possible. *Mais avant la naissance, il y a la conception.* Lorsque le germe est arrivé à point, un choc du dehors, une influence extérieure proportionnée peut le faire éclore, c'est-à-dire apparaître et vivre au dehors. Mais cette contingence ne crée pas l'essence, ce choc ne crée pas la vie; car le fœtus existait et vivait déjà au dedans, par le fait de deux êtres vivants antérieurs et supérieurs à lui.

Toujours la grande loi de l'effet : proportionnalité de la cause. Et la grande loi de la cause : deux en un, union de l'actif et du passif. Voilà ce que sait d'avance l'ontologiste. Et il poursuit son analyse jusqu'à ce qu'il arrive à ce grand fait premier, à ce fait principe : averti par la Science totale que toute connaissance est incomplète, qui n'est pas menée ainsi à son bout. Le savant partiel au contraire qui, par orgueil ou par routine, tient sa partie pour le tout, se cantonne dans la cause seconde qui bifurque sa science seconde; et parfois même il s'aveugle jusqu'à traiter d'*idiots* [1] ceux qui s'élèvent jusqu'aux

1. Henry Lizevay, *La Trinité Chrétienne dévoilée*, p. 25.

idées générales, tandis que ce mot précisément — ἴδιος, particulier, propre — désigne ceux qui, comme lui, nient le général.

Non, hélas ! l'expérience aussi le démontre, nul fait extérieur, nulle parole ne sait créer dans un cœur d'homme un sentiment qui n'y est pas en germe. Toute éloquence est perdue, nous l'avons tous constaté, à prêcher l'honneur, la reconnaissance ou l'amour pur à une âme trop basse pour ces hautes passions. Et le germe lui-même réclame et prouve une paternité. Il faut donc à l'idée, au sentiment de l'Infini, que la vue du ciel étoilé fait vibrer en moi, l'Infini même pour père, et pour mère une âme plus qu'animale, à la mesure même de l'Infini.

Ceci convenu, je conviendrai, à mon tour, de l'influence historique de l'astronomie sur la forme extérieure du culte : « Les cieux racontent la gloire de Dieu, dit le psalmiste, non par des discours qui ne se fassent pas entendre, car leur voix arrive à toute la terre, leur éloquence retentit jusqu'aux extrémités du monde. »

Mais qu'on n'outre pas cette concession ! En copiant mot à mot les arguments par lesquels Dupuy prétendait démontrer que Jésus n'est qu'un mythe, tel ingénieux érudit démontre de même que Napoléon Ier n'a jamais existé, mais, est tout simplement une personnification du soleil : comme le soleil, en effet, son lever se produit dans l'Océan, son coucher aussi ; il en revient après y avoir disparu, et fournit une course nouvelle de cent jours, l'été, résurrection orageuse que termine une défaite nouvelle ; les douze maréchaux de l'empire sont les douze signes du Zodiaque ; l'épouse qu'il répudie parce qu'elle est inféconde, pour en prendre une autre qui lui donne un fils, c'est l'hiver que l'été remplace ; et vingt autres rapprochements très frappants qui rendent le mythe solaire plus vraisemblable encore de Napoléon Ier que de Jésus-Christ [1].

On se demande à qui croient donc avoir affaire ces

1. *Comme quoi Napoléon n'a jamais existé :* plaquette de 20 pages ; 33, rue des Saints-Pères.

critiques qui nous affirment savamment que « les
« Évangiles sont une paraphrase pure et simple des « doctrines astrologiques relatives à la planète Mer- « cure, et, accessoirement, à la planète Vénus. Ainsi, « continue celui-là, la prétendue naissance du Christ « dans une étable et sa sollicitude pour les enfants « sont la figuration ou la mise en scène de cet apo- « phtegme : « La planète Mercure est favorable aux « troupeaux et aux enfants[2] ». Si la planète Mercure a de telles efficacités, je l'ignore; mais je ne vois pas qu'il soit impossible, à cause de cela, qu'un homme naisse dans une étable et préfère la simplicité des enfants à celle de pareils savants.

Si les cosmologiens étaient plus universels, ils sauraient que l'histoire aussi existe et même la théonomie aussi bien que l'astronomie, et voici la vérité qu'ils nous enseigneraient, plus vraie que leur ingéniosité :

Puisque Dieu est un, et que tout l'univers est l'œuvre du Dieu un, l'unité de l'auteur doit se retrouver dans l'ouvrage. L'architecte de l'Univers, pour employer une image chère aux maçons eux-mêmes, ne saurait être moins intelligent, moins artiste ou plus impuissant que l'architecte de Saint-Pierre de Rome : par conséquent toutes les parties de l'œuvre divine doivent concorder ensemble. C'est en effet ce que nous constatons dans l'étendue de notre rayon visuel, et ce n'est point sur des rêveries, c'est sur des faits supérieurs à toutes les négations, que l'un de nos écrivains philosophes a construit son beau livre des *Harmonies Providentielles* [1] : l'œil est en harmonie avec la lumière; le cerveau, avec la pensée; la terre, avec le soleil; et ainsi, des trois mondes l'analogie est la loi. C'est pour cela précisément que le symbolisme est possible, parce que toujours le fait matériel dans la nature est le décalque extérieur et l'image visible du fait psychique ou intellectuel.

Les cosmologiens vont donc à l'encontre de la Nature, lorsqu'ils nient la réalité des grands faits, des grands personnages historiques, sous prétexte que

---

2. Henry Lizeray, *La Trinité Chrétienne dévoilée, Réponses aux objections*, pp. 9, 10.

ces personnages et ces faits ont leurs analogues dans la Nature. L'histoire n'a aucun motif d'être hors nature ; et elle le serait si ses personnages et ses faits marquants n'entraient pas dans la grande harmonie, dans la grande unité du grand œuvre. Que Dupuy et ses menus monnayeurs nous démontrent, à leur façon, que l'histoire de Jésus était écrite d'avance dans les astres, il n'en faut pas conclure que Jésus est un mythe, mais que Jésus est un homme céleste, un envoyé d'en haut, le vrai messie de Dieu, puisque sa vie s'harmonise avec tous les mondes, puisque les révolutions même du ciel racontaient d'avance et renouvelleront indéfiniment les phases symboliques de sa divine épopée.

L'esprit partiel ne prouve rien contre l'esprit total ; ne pas voir prouve qu'on ne voit pas, et rien de plus. Parce que *zéro* ne comprend pas *un*, ou que *un* ne comprend pas *deux*, est-ce que pour cela *zéro* seul existe ?

Et vraiment on se demande comment un cosmologien lui-même ne voit pas l'infirmité d'une négation semblable à celle-ci : « Le *Discours sur la Mon-* « *tagne* n'est qu'une paraphrase de cette idée : « L'or essensifié communique de sa qualité aux plus vils métaux, sans rien perdre de sa valeur ! [1] » Voilà vraiment une belle preuve que le *Discours sur la montagne* n'a jamais été prononcé ; voilà vraiment une forte démonstration que la vérité chimique empêche l'existence de la vérité morale et religieuse ! Oh ! les larges esprits, qui ne peuvent embrasser qu'une des lignes ou qu'un des angles du triangle ! Parce que cette ligne ou cet angle s'harmonisent avec les deux autres, c'est la preuve tout simplement que le triangle est correct, non pas qu'il est mythique.

Mais gardons-nous de justifier la partialité des adversaires par notre propre partialité : « La norme divine est large infiniment », dit un psaume, *Latum mandatum tuum nimis*. Ne craignons donc point, nous ne dépasserons jamais la mesure, en admettant tout ce qui est vrai : car toutes les vérités partielles

1. Henry Lizeray, *Réponses aux objections*, p. 32.

doivent trouver leur place dans notre religion, si nous sommes véritablement catholiques, c'est-à-dire universels.

Un théologien qui a le double mérite d'être intelligent et d'être érudit, le Dr Sepp, convient enfin de cette théorie: « L'histoire de l'Humanité, dit-il, se divise en trois parties correspondantes au triple caractère de la personnalité humaine, à savoir: l'histoire de la Religion, l'histoire de la Société civile et l'histoire de la Nature. Mais de ces trois régions superposées les unes aux autres, chacune est pour celle qui lui est supérieure comme un voile qui l'enveloppe et la révèle. Ainsi, la Nature, qui forme comme la base de cet édifice mystérieux, renferme et nous présente à l'état plastique, ou revêtu des conditions de la matérialité, ce qui s'accomplit au second degré dans le domaine moral; et celui-ci, entouré lui-même par la Nature, enveloppe à son tour et contient une sphère plus intime et plus haute où gît le centre de toute l'histoire. C'est ainsi que le soleil qui éclaire le monde est le symbole naturel du Rédempteur, qui l'a sauvé, et que les actions et la passion de celui-ci sont reflétées en celui-là. comme dans une image qui se reproduit continuellement à nos regards et se renouvelle chaque année sous nos yeux. Nos fêtes ecclésiastiques sont à la fois les fêtes de la Nature; et c'est pour cela qu'elles sont en même temps des fêtes du ciel, parce que l'ordre naturel et l'ordre spirituel sont dans un continuel rapport. Nous fêtons Noël au moment où le soleil revient, et lorsqu'il approche du terme de sa carrière pour en recommencer une nouvelle, afin que la naissance du Sauveur annonce la fin des temps anciens et le commencement des temps nouveaux. Nous fêtons l'Annonciation avec les premiers jours du printemps; Pâques, lorsque la Nature ressuscite de son tombeau, et l'Ascension, lorsque les premières fleurs s'élèvent au-dessus de la Terre [1].

II. Et il en est des mythes religieux comme de

1. *Histoire de Jésus-Christ*, par le Dr Sepp, traduit de l'allemand, édition in-8, t. I, p. 10.

révélations astronomiques. De même que la Nature, l'esprit humain prophétise ; le passé rend témoignage du présent et de l'avenir ; il fait plus, il le prépare. Ou bien le Christianisme n'est pas l'œuvre de Dieu, l'œuvre du Dieu unique et universel ; ou bien le Christianisme est comme il convient au Dieu un, une grande, une totale unité de toute l'histoire universelle, de telle façon que tous les détails forment un harmonieux et logique ensemble, que toutes les parties soient liées les unes aux autres dans un plan unique, par une conception, par une action générale absolument une dans sa multiplicité et absolument merveilleuse en sa simplicité.

J'accorderai, si l'on veut, qu'aucun phénomène ne se peut produire dans l'Histoire non plus que dans la Nature, en dehors des lois de l'Histoire, comme des forces de la Nature. Mais, parmi les agents de l'Histoire ou de la Nature, n'oubliez pas, je vous prie, le premier de tous, l'Etre-Principe : Dieu. Dieu est dans la Nature, Dieu est dans l'Histoire, et il agit dans la Nature, et il agit dans l'Histoire. Car c'est un axiome à la fois théologique et vulgaire, que Dieu est partout et que Dieu est tout acte, *actus purus ;* par conséquent en tout Dieu agit, c'est la nécessité de son être.

Et comment agit Dieu ?

Selon une opinion trop répandue, par les chrétiens, le miracle seul est acte de Dieu. Et qu'entendent-ils par miracle ? Un acte contraire à toute attente et à toute loi.

Mais pour la théologie vraiment scientifique, Dieu, au contraire, ne saurait agir que selon les lois de Dieu, donc selon les lois profondes, je ne dis pas superficielles, qui sont le sceau même de Dieu dans la Nature et dans l'Humanité. Le surnaturel à ce point de vue supérieur, n'est pas dans l'instrument, il est dans l'acteur, Dieu, et dans la façon supérieure dont il manie l'instrument. Ainsi parle la grande école de « l'homme s'agite et Dieu le mène ».

Et voici comment cette grande école conçoit l'action de Dieu dans l'Humanité.

Donc l'Humanité est tombée ; tombée dans la ma-

tière ; tombée dans l'ignorance et l'impuissance, physiques, métaphysiques, morales. Mais Dieu ne l'a laissée tomber ainsi que pour remplir de spirituelle essence tous les degrés de l'échelle du possible ; et il veut la relever, la ramener, degré à degré, vers les hauteurs d'où elle est déchue.

Aussi, tout de suite après la chute, dès le premier homme individuel, fixant de loin dans l'avenir le point central universel où il veut aboutir à telle époque déterminée de l'histoire humaine, puis les points de repère intermédiaires, les centres secondaires qui jalonneront l'intervalle, Dieu, préparant son but, commence son action et pousse l'Humanité vers ces points de ralliement.

Il regarde d'abord ce premier homme terrestre, le prend où il est, tel qu'il est, et, sans le violenter, librement, mène le mouvement spontané de cet homme par des courbes savantes. Il regarde les autres hommes de même qui bientôt se meuvent et s'agitent autour du premier, mène de même leur liberté, par leur liberté même, et combine ensemble savamment et dirige en spirale ascendante le tourbillon formé de ces mouvements multiples. Il regarde les familles, les tribus, les nations, les peuples, qui se forment, se séparent ou se mêlent ; et dans un immense mouvement tournant, dans un gigantesque tourbillon d'intérêts généraux, de pensées, d'inspirations diversement analogues et corrélatives, il embrasse, il entraîne tous ces individus et tous ces peuples.

Il suit et il dirige tout ensemble l'action de tous et de chacun ; et, de siècle en siècle, ou, pour parler un langage plus scientifique, de série en série, les mouvements combinés se modifient les uns les autres, engendrent les suivants, et progressivement se resserrent dans leur marche concentrique, comme une spirale qui monterait en cône.

D'abord, pour base un cercle immense partant du premier homme, occupant des siècles et des siècles, où lentement les peuples se créent. Puis un cercle moins large, où quelques races centralisent chacune quelques peuples. Puis, un autre moins large encore,

où trois foyers seulement semblent actionner tout le mouvement des peuples : le foyer des Aryas à l'Orient et à l'Occident; entre les deux, ici les Chaldéens et là les Égyptiens. Puis, dans un cercle plus étroit encore, Égyptiens, Hébreux et Perses alimentent le trépied vital. Puis, les Grecs concentrent cette triple action. Puis, les Romains plus encore.

Alors, dans le monde romain, le christianisme éclate, point visé par Dieu dès le commencement, résultante obtenue par lui au bout de la série convergente des mouvements intellectuels, politiques et moraux de l'Humanité tout entière.

Puis, dans l'avenir comme dans le passé, tout se coordonne à nouveau. Le Christianisme naissant de ce point central universel qui est le Christ, a continué en sens inverse, de spirale *excentrique* grandissante, par des cercles qui vont s'élargissant progressivement, le mouvement de spirale *concentrique* dont il était le résultat normal.

Enfermé d'abord dans le cercle très étroit d'un mouvement intellectuel et social qui commence, emprisonné dans une catacombe, concentré en un point comme sans étendue ni horizon terrestre par les tourbillons précédents qui tournent encore autour de lui et contrarient sa formation, le culte nouveau ne voit que le ciel de favorable au-dessus de lui, ne sent des mouvements d'idées dont il est issu que le remou troublé et troublant, que les girations hostiles à la tranquillité de son dépôt statique, que les chocs et les heurts ennemis.

Mais, à mesure, une fois fixé, qu'il se libère, se développe et s'élève lui-même au-dessus de son point d'origine en cercles excentriques qui montent, s'élargissent, et, de siècle en siècle, de série en série ascendante, reproduisent à rebours, au-dessus de ce point, les cercles qui sont au-dessous, son horizon aussi s'agrandissant, il aperçoit dans le passé, au delà de sa naissance, les cercles antécédents dont il est issu, les divers mouvements qui formèrent ces cercles, les foyers partiels d'où ces mouvements jaillirent.

Et présentement, du cercle où nous évoluons, du XIXe siècle au-dessus de notre naissance chrétienne,

les cycles historiques d'avant Jésus-Christ, même les cycles antéhistoriques, apparaissent assez clairement aux érudits, plus complètement aux intuitifs.

Et les philosophes de l'histoire des religions, après avoir reconnu un à un dans le Christianisme les mouvements qu'il a assimilés et transformés en lui, disent, exhumant les épaves : « Tel dogme, telle sentence, telle forme religieuse sont de provenance juive ». Et ils ont raison ; c'est Dieu qui l'a fait ainsi. — « Telle idée, telle tendance morale, tel symbole esthétique témoignent de l'influence hellénique ». Et ils ont raison, c'est Dieu qui l'a fait ainsi. — « Telle croyance, telle vertu, telle cérémonie sont d'atavisme égyptien, chaldéen, persan, hindou. » Et ils ont raison ; c'est Dieu qui l'a fait ainsi, tirant progressivement une création de l'autre, comme dans les six cycles de la genèse du monde ; et, à la fin du sixième, résumant toute l'Histoire dans l'Homme-Dieu, comme à l'origine il avait résumé toute la nature dans l'homme.

Et c'est là qu'apparaît le divin, c'est là qu'éclate le miracle, dans cette involution d'abord qui incorpore au Christianisme toute l'âme de l'Humanité préchrétienne ; dans cette évolution ensuite qui peu à peu développera le Christ comme un levain dans l'Humanité postchrétienne, de cycle en cycle progressif, jusqu'au cycle de l'Humanité spirituelle jusqu'au cycle de l'Humanité céleste. Miracle infiniment plus grand que ne l'a fait la théorie des à coups divins et du *Deus ex machinâ !* car de dévier par une secousse tel emballement de l'Histoire. d'un changement d'aiguille détourner brusquement tel train du voyageur Humanité, c'est œuvre de prévoyant imprévoyant, œuvre de puissant impuissant qui n'a ni tout prévu ni tout assuré ; c'est miracle de médiocre, au prix de cette puissance unique d'un machiniste sans pair qui mène à coup sûr, par une combinaison infaillible, jamais trompée ni déviée, la marche totale de l'Humanité tout entière au point précis fixé d'avance, à travers les courbes savamment ménagées de milliers de milliers de lieues, de milliers de milliers de siècles.

Voilà vraiment du divin : l'emploi total de la force totale, selon la Norme parfaite, par la totale intelligence. Voilà vraiment ce que voyait l'apôtre Paul lorsqu'il parlait avec un lyrisme inaccoutumé de faire comprendre aux Ephésiens quelle était la largeur, l'étendue et la profondeur de la science suréminente et de la suréminente charité du Christ, dans tout le divin plérôme. Le Christ ainsi est bien l'alpha et l'oméga : hier lui appartient comme aujourd'hui ; et demain plus encore. *Ipsi gloria in Ecclesia in omnes generationes seculi seculorum. Amen !* — Ephes., III, 21.

C. M.

La Religion Progressive

L'EXÉGÈSE DE L'ABBÉ ROCA

« Je me contente d'exposer des idées, de proposer un enseignement plus élevé, une manière plus scientifique d'interpréter le christianisme. Je ne formulerai rien à l'encontre des vérités qui ont cours *canonique* dans l'Eglise ; et d'avance je puis affirmer que si la doctrine nouvelle se montre supérieure à l'ancienne, dans ce sens qu'elle sera plus rationnelle et plus satisfaisante, les deux enseignements ne se trouveront pas en contradiction sur les points fondamentaux. J'en vois l'accord parfait.

« L'ancienne exégèse, propre à l'état d'enfance de l'Humanité, doit être mise à la taille de l'âge adulte que vient d'atteindre cette même Humanité. Elle demeure vraie comme enseignement primaire, et l'on peut la conserver pour les enfants ; mais elle est insuffisante comme enseignement secondaire, et nulle comme enseignement supérieur. Et c'est d'enseignement secondaire et supérieur qu'il s'agit dans ce livre.

« Il n'est que temps de se mettre à l'œuvre, si l'on veut prévenir la ruine complète de l'Eglise et le débordement de cette *Mer rouge* dont nous menace avec le comte de Paris, tant d'autres prophètes de malheur. Sauver la France, et, par la France, les autres peuples, sans la religion de Jésus-Christ, c'est absolument impossible. Plutarque dirait qu'on *bâtirait plutôt une ville en l'air*.

« Je sais bien que Ballanche, prévoyant, il y a cinquante ans, l'état déplorable, pour ne pas dire la ruine complète, où est tombée la vieille forme religieuse, s'écriait : « Nimporte ! Les principes de l'Evangile nous restent ; ils se sont incorporés pour toujours dans l'Humanité nouvelle. Ils survivront au naufrage du vieux monde. Ils sont devenus à jamais les principes officiels de l'esprit social qui règne dans l'Europe moderne. C'est par eux que nous nous relèverons. » — BALLANCHE, *le Vieillard et le Jeune Homme.*

« Donc, de quelque manière que cela tourne, le Christ n'en sera pas moins le *Sauveur du Monde.*

« J'avais en vue ce grand mouvement d'idées et cette régénération de l'esprit public, dont Ballanche fut un des premiers à saisir la portée sociale et la force préservatrice, quand je disais plus haut que la civilisation moderne ne sombrera pas, précisément parce qu'elle est née du Saint-Evangile. Grâce à Jésus-Christ nous n'aurons pas à rouler dans la cataracte dont M. Jules Simon voit le tourbillon nous emporter. Brave homme !

« Ainsi, quoi qu'il arrive, le monde est sauvé par qui avait promis de le sauver, et César est expulsé par qui avait dit : Il sera rejeté de partout : *Princeps hujus mundi ejicietur foras.* — JOAN., XII, 31.

« Soit donc que le sacerdoce actuel se brise et succombe — ce qui n'est pas impossible, d'après l'Evangile même et d'après saint Paul — pour faire place à un sacerdoce nouveau, détaché celui-là dans les classes savantes et peut-être laïques, par je ne sais quelles voies nouvelles d'ordination canonique ; soit que la vieille Eglise, aujourd'hui délabrée, se régénère et se transforme complètement, pour se mettre en harmonie avec les besoins et les nécessités de l'heure présente, les oracles du Christ s'accompliront toujours.

(*Le Glorieux Centenaire*) Abbé ROCA.

L'Eglise et le Siècle

Sous ce titre, M. l'abbé Félix Klein, maître de conférences à l'Institut catholique de Paris, publie un recueil des discours de Mgr Irelan, archevêque de Saint-Paul, aux Etats-Unis.

Ceux que l'admirable archevêque américain appelle

des « réactionnaires », des « arriérés pleurant sur des tombes qui ne se rouvriront pas et oubliant le monde vivant qui les pousse », les catholiques, qu'il accuse « de se traîner dans les vieilles ornières et de craindre de déranger leurs esprits ou de chiffonner leurs vêtements en hâtant le pas », les « poltrons — c'est ainsi que les qualifie Mgr Ireland — qui invoquent la modestie et la prudence pour couvrir leur couardise » tous les rétrogrades, eu un mot « qui voudraient refouler dans l'Érié les eaux du Niagara » feront bien de lire ce volume.

Pour les autres catholiques, ceux qui s'honorent de marcher à la suite du grand pape Léon XIII, et qui estiment glorieuse pour l'Eglise et féconde pour le siècle l'œuvre de prélats comme Lavigerie, de Carthage ; Ketteler, de Mayence ; Manning, de Westminster ; Gibbons, de Baltimore, ce sera une véritable fête de voir avec quel brio et quelle foi ardente Mgr Ireland prétend mener le mouvement religieux à travers le monde moderne le plus avancé et le plus hardi.

L'archevêque de Saint-Paul estime, en effet, que « le conservatisme » est le nom spécieux de l'apathie et que, résolu qu'il est à demeurer toujours sauf, ce n'est plus qu'un morceau de bois mort ! » Il a pour devise : *Oser et faire*. Pour s'y conformer, « le laïque, déclare-t-il, n'a pas besoin d'attendre le prêtre, ni le prêtre d'attendre l'évêque, ni l'évêque d'attendre le pape ». La critique ne manquera évidemment pas à tant de hardiesse. Qu'importe ? « La critique, dit-il, vient généralement des hommes fainéants qui se réjouissent de voir l'insuccès suivre l'action, parce que, de cette façon, ils trouvent la justification de leur propre paresse. »

Mgr Ireland est le partisan déclaré des intérêts matériels de l'ouvrier, il est l'apôtre du bien-être pour tous. Il chérit la liberté, comme un véritable yankee et le dit avec passion. Il déclare que, pour être complète, la science religieuse ne saurait se passer de la science profane. Il célèbre avec enthousiasme tous les progrès humains. Il s'indigne contre ceux qui prétendent que l'humanité doit se désintéresser des conquêtes terrestres. Enfin, il nous dit, à nous Français : « Voilà un privilège du peuple américain : il peut changer ses lois et changer ceux qui le gouvernent, sans toutefois vouloir le moins du monde changer la République. »

Toute la jeunesse catholique, y compris le jeune clergé, applaudira certainement aux paroles du grand archevêque. Le temps des rétrogrades est fini : les vieux s'en vont. Déjà, à Paris, des ovations enthousiastes ont été faites à Mgr Ireland après plusieurs de ces discours qui font partie du présent volume. Comment le prélat d'outre-mer ne trouverait-il pas des sympathies et des échos dans notre pays où il a passé « les belles années de sa jeunesse », et dont il se plaît à dire si haut : « Moi, j'aime la France, parce que je l'ai connue de près. Mais qui n'aimerait votre beau pays, le pays d'une histoire si grande, si belle, le pays des idées généreuses, le pays des dévouements ? Que d'autres pays travaillent et se battent pour des intérêts matériels ou pour une question de frontière ; la France sait travailler et se battre pour l'honneur, pour la religion et pour tout ce qui élève l'âme. Le monde moral, intellectuel et religieux ne peut se passer de la France ! »

C'est égal, à voir un évêque chéri du pape prétendre que « Dieu entend que le présent soit meilleur que le passé et l'avenir meilleur que le présent », enseigner que « la race humaine ne doit pas exister pour le bénéfice d'un petit nombre, et que la propriété privée devient propriété commune quand l'inanition est à la porte »; soutenir que la vraie piété doit travailler à « diminuer les heures du labeur des malheureux, l'insalubrité de leurs demeures et autres misères physiques » ; se préoccuper, au nom de l'esprit primitif de l'Evangile, « des loqueteux, des pouilleux, des habitants des caves ou des quartiers de la misère, des mendiants, des vagabonds, des millions de non catholiques » plus ardemment que « du petit groupe des personnes dévotes », proclamer que « les hommes les plus dévoués aux institutions du pays devraient être ceux qui respirent l'air des sanctuaires catholiques et qui croient à la vérité catholique »; à voir cela, dis-je, il y a de quoi troubler et déconcerter plus d'un véritable « arriéré » dans l'honorable et platonique béatitude de sa foi.

Tout le volume des discours de Mgr Ireland sur l'*Eglise et le Siècle* est consacré à cette évolution vive et hardie. Comme on peut en juger par les quelques citations qui précèdent, cela n'est pas dit« en phrases montées sur des échasses ou par sermons dans le style du XVIIe siècle ». Aussi ces pages vont-elles être dévorées par ceux qui aiment ici-bas les

grandes luttes de l'esprit, bien plus intéressantes que les combats d'intérêts matériels.

Et ils remercieront l'abbé Félix Klein, qui a eu l'heureuse idée de réunir et d'importer en France ces discours, — j'allais dire cette dynamite.

L'abbé Henry Bolo.

(*Le Petit Marseillais.*)

Le Tolstoïsme.

Nous trouvons dans la *Réforme* du 30 juin dernier, une importante étude d'une œuvre de M. Félix Schroeder, intitulée *Le Tolstoïsme*. — Paris, Fischbacher.

Nous croyons utile de la reproduire ici pour l'offrir à la méditation de nos lecteurs.

« Le comte Léon Tolstoï est une des figures les plus étonnantes du siècle. Il est à la fois le Balzac, le Saint-Vincent de Paul, et, en quelques points, le Schopenhauer de la Russie. Tout le monde a lu ces deux chefs-d'œuvre, *la Guerre et la Paix*, *Anna Karénine*, et même la *Sonate à Kreutzer*, un des romans fameux de ces dernières années ; tout le monde sait qu'aujourd'hui Tolstoï, repoussant les vanités du monde, mène une existence de patriarche villageois, se livrant aux plus humbles besognes manuelles, enseignant à lire aux enfants des mougicks, et n'écrivant plus que pour répandre sa doctrine religieuse et sociale.

« Mais la genèse de cette doctrine, son essence, ses visées, il était malaisé de s'en rendre un compte exact avant la très curieuse étude de M. Félix Schroeder. On peut dire qu'elle forme désormais un accompagnement obligé aux œuvres de « l'apôtre de Toula ». Elle est neuve en ce que, résultat d'un examen de l'œuvre complet de Tolstoï, elle établit que son évolution dernière, généralement attribuée à l'on ne savait quelle soudaine illumination, est en germe dans ses plus anciennes productions. Sans suivre M. Schroeder dans le détail de cette démonstration, résumons succinctement son exposé, remar-

quablement clair, du système du grand écrivain russe.

« Troublé par le spectacle des incohérences, des cruautés de notre civilisation, et par le sort malheureux qu'elle fait à la plupart, convaincu que l'égoïsme est le principal obstacle à la réalisation de l'aspiration des hommes au bonheur et que l'humanité sera heureuse le jour où chacun consentira à vivre pour les autres, Tolstoï marque dès ses premiers écrits ses tendances vers cette existence supérieure. Où la trouver?

« Ce besoin de croire à quelque chose d'absolu, d'infini, devient un tourment: il croit y échapper en se jetant dans la pratique du culte. Mais il s'aperçoit bientôt que l'Eglise a faussé la révélation du Christ. C'est à celle-ci qu'il prétend désormais remonter, c'est dans le Sermon sur la montagne qu'il va trouver les éléments de son systême religieux et social.

« La loi de l'humanité, c'est l'amour, non pas l'amour exclusif, égoïste, personnel, mais l'amour désintéressé de tous les hommes, et c'est dans la soumission à cette loi, dans l'accomplissement de la volonté de Dieu, que consiste la vraie vie. De là, ces commandements supérieurs qui, proclame Tolstoï, inaugurent le règne de Dieu sur la terre: Ne jamais avoir recours à la violence; s'interdire l'adultère, et jusqu'aux pensées voluptueuses, ne jamais enchaîner par serment sa volonté à la volonté d'autrui; supporter les offenses; aimer tous les hommes sans distinction. De là aussi une organisation sociale évangélique: suppression du patriotisme et de la guerre; abandon des villes, où les groupements trop étendus rendent l'homme étranger à son prochain, abolition des lois positives, remplacées par le principe d'amour; organisation naturelle et harmonique de la vie, alternance des différentes occupations de la journée, chacun produisant soi-même les biens dont les hommes font usage, de telle façon qu'une partie de la journée soit consacrée au travail pénible, la seconde au tra-

vail intellectuel, la troisième au travail de métier la quatrième aux rapports sociaux.

« A l'encontre de notables écrivains qui ont apprécié assez dédaigneusement Tolstoï apôtre et philosophe religieux, M. Schroeder, entraîné sans doute par les prédilections personnelles de son esprit autant que par le prestige de son auteur, n'est pas loin de se rallier à ces doctrines, qu'il célèbre comme un progrès. Il s'autorise de la merveilleuse connaissance des hommes montrée par Tolstoï romancier, et il croit le tolstoïsme, venant à l'heure où se produit, en même temps qu'un renforcement du socialisme, une vague renaissance d'idées mystiques, capable de tirer notre époque de son désarroi moral. C'est beaucoup attendre de ces généreuses rêveries. Pour se les proposer comme lois morales, il faudrait aux hommes une abnégation qu'ils n'auront jamais, mais il faudrait pour les réaliser une humanité composée de saints comme Tolstoï, de génies touchés par la grâce.

« M. Schroeder a un chapitre curieux sur l'idéal ascétique de Tolstoï, popularisé par la *Sonate à Kreutzer*. Le but suprême selon la loi d'amour, c'est l'union absolue des êtres : cette union n'est possible que par la disparition des passions individuelles, et avec elles, de la dernière, la plus forte de toutes, l'amour corporel. Tolstoï admet, comme idéal transitoire, le mariage, à la condition qu'il lie indissolublement deux êtres qui se comprennent jusqu'au fond de l'âme, qui vivent l'un pour l'autre ; tout mariage qui n'est pas cela est adultère, et, dans ce mariage, les rapports entre époux sont autant de péchés. Mais le définif aboutissement de l'idéal tolstoïque, c'est la fin de l'humanité : « Quand enfin la loi sera accomplie, le genre humain sera anéanti ; tout au moins il nous est impossible de nous représenter la vie sans la parfaite union des gens. » Ainsi la doctrine de Tolstoï conclut sur le mot : *rien* ! comme celle de ce Schopenhauer qui par sa pusillanime crainte de la mort a montré que

pour lui ce rien était *tout.* Théories étranges, anciennes, presques immémoriales, mais combien stériles ! Ce n'est pas vers le néant que se tournera l'humanité à la recherche du bonheur. Et tant qu'il y aura un homme et une femme, la nature complice, plus forte que les philosophes, poussera l'une vers l'autre, non seulement leurs âmes, mais leurs personnes. »

Ce n'est pas vers le néant, certainement, que se tournera l'humanité ; mais vers des horizons nouveaux. Elle a un autre but, un idéal supérieur vers lequel elle est en train de graviter.

Certes, c'est une très belle idée que celle du comte de Tolstoï, que d'affranchir l'homme de cet esclavage des sens qui est la cause unique de tous ses malheurs. Mais, peut-on détruire l'attraction des sexes ? Non, cela est évident. Il y aura toujours des hommes qui se laisseront tenter et séduire, et qui ne demanderont pas mieux. Les héros seuls parviendront à se vaincre et à triompher.

Mais le but vers lequel on doit tendre actuellement, le seul qui soit vraiment pratique, c'est la purification des mœurs par l'amour vrai, lequel aide à fermer les yeux sur l'acte, en effet méprisable, qui vous ravale à la brute. Il est honteux pour l'homme d'être l'esclave des appétits bestiaux de son corps. L'Amour, le grand Amour, celui des Ames, est le seul qui honore l'espèce humaine.

Quant à l'acte de procréation, il doit être un acte religieux. Tant qu'il ne sera pas cela, il entraînera la honte avec lui. Le comte de Tolstoï a donc bien raison de le condanner et de chercher, par ses romans, à en dégoûter l'Humanité.

Ce qui manque au *Tolstoïsme*, ce qui obscurcit sa philosophie, c'est l'imparfaite conception de l'immortalité ; admettez un seul instant que l'homme a des existences multiples, qui doivent servir à son progrès intellectuel et moral, et cette doctrine s'éclaire d'un jour nouveau.

La vie actuelle n'étant qu'un chaînon, un anneau dans la chaîne de nos existences successives, notre devoir est de lutter pour préparer le milieu dans lequel nous sommes appelés à vivre plus tard, et par conséquent à nous purifier.

Nous sommes reliés à nos frères par cette grande

loi d'*Amour*, qui fait précisément que nous ne trouvons de bonheur que dans la satisfaction des besoins les plus élevés et les plus nobles.

Les passions, comme l'intelligence, se purifient, deviennent moins grossières au fur et à mesure que nous progressons ; le spiritisme nous ouvre des échappées nouvelles sur nos états futurs, en révélant l'existence de tout un monde de forces fluidiques insoupçonné jusqu'ici. Il nous montre l'avenir sous un jour tout particulier et singulièrement attrayant.

Nous savons d'ailleurs par les révélations d'outre-tombe (Voir les *Vies Mystérieuses*), que sur des globes plus élevés dans la hiérarchie céleste, deux êtres *complémentaires*, c'est à dire deux Ames-Sœurs unies par l'amour parfait, peuvent procréer par le simple effet de leur puissante volonté. Sur ces globes plus parfaits l'Humanité est tout à fait affranchie de la bassesse qui est son malheureux lot dans les mondes inférieurs dont fait partie notre pauvre Terre.

Notre but constant doit donc être de développer en nous le *Moi supérieur* qui y dort à l'état latent, en élevant notre sens moral, et en nous faisant mépriser toutes les jouissances matérielles qui nous rabaissent. Pour cela l'Amour, le Sacrifice et le Dévouement pour nos semblables, sont les meilleures armes.

René Caillié.

Sur la situation actuelle à Paris

Mardi 13 février 1894.

Quelles sont ces clameurs féroces qui s'élèvent du sein des foules, d'où partent ces cris de haine et de rage, ces imprécations et ces menaces ?

Le monde se sent ébranlé sur ses bases, car le temps est venu de la grande bataille, et de nouveau les légions du mal sont déchaînées. De nouveau, l'homme recueille ce qu'il a semé ; société égoïste, toi qui courbes des créatures humaines sous ton joug odieux, tu es la première coupable ; c'est toi qui allumes les incendies dévorants, toi qui fabriques les engins de la mort, car tes fruits sont ceux de l'injustice et de la désespérance. Et, ayant élevé un temple à Baal et au Veau d'or, tu as enlevé Dieu du cœur du peuple, et, à la place de l'amour, tu as mis la convoitise et l'envie, et tu lui as dit que tout était ici-bas dans les

jouissances du monde, et, comme Sardanapale, tu as fait graver sur tes temples profanes : mange, bois, divertis-toi, tout le reste n'est rien. Et le peuple l'a cru et les voix mystérieuses qui parlent au cœur de l'homme, qui viennent lui murmurer de nobles légendes, d'héroïques vertus, ont été étouffées par la voix des faux prêtres. Et sans idéal dans sa vie aride, sans espoir du lendemain, sans lumière morale, l'homme est retombé à l'état de la bête ; et livré à ses instincts féroces, aux pensées mauvaises qui hantent le monde, il jette à la société son défi sanglant.

Honte à elle, honte à ceux qui n'ont point tenu compte des aspirations populaires, à ceux qui ont tué l'idée pure et désintéressée, à ceux qui ont enseigné à l'ignorant que tout tenait sur cette terre, que l'homme ne naissait que pour la vie terrestre, que la mort était le néant.

Honte à ceux qui ne songent point qu'ici-bas tout être a droit à la vie, à l'air, à la lumière, au travail, et, plus encore, à la vie spirituelle.

Malheur à ceux qui ont courbé et qui courbent des milliers d'êtres sur une tâche trop lourde pour eux, malheur à ceux qui ont montré l'exemple de la corruption, de l'égoïsme, du matérialisme.

Alors contre cette Société qui ne donne à l'homme ni assistance matérielle, ni vie morale, une tempête furieuse s'élève.

Ce ne sont point de futiles luttes de classes, une rancune haineuse de déshérités, c'est l'humanité entière qui est un marche, c'est l'esprit humain qui s'élève dans un élan admirable vers une lumière nouvelle.

Ces complots, ces attentats, ces convulsions qui vous effrayent sont la marque du doigt divin ; ces éclairs qui partent du sein de la foule obscure sont les éclairs de la colère céleste ; et l'homme disparaît, tout s'efface, l'humanité est debout.

Ce n'est pas sans danger qu'on comprime l'âme humaine, qu'on empêche l'évolution du monde, et pour avoir placé sur l'autel les dieux de la matière, pour avoir emprisonné la pensée dans le cercle de fer du scepticisme et du néantisme, cette pensée se retourne, le monde se sent déchiré par d'affreuses révolutions, la main divine s'appesantit sur lui, et le mal se répand sur la terre.

Ne jugez pas, vous qui connaissez la révélation divine, ne jugez pas selon la vue des hommes. Les

hommes qui ne savent point lire dans la pensée divine sont frappés d'horreur, de cruauté; ils ne sentent point que c'est l'agonie du vieux monde, les convulsions du mal expirant.

La guerre s'avance menaçante, les trônes croulent de toute part, toutes les nations seront frappées. Heureux ceux qui seront marqués du sceau de la rédemption, ils seront protégés contre tout mal; il est inutile de s'enfuir, d'aller ici ou là, car partout les peuples se lèveront; ces mouvements populaires restent souvent incompris. Les révolutions sanglantes, les crises qui secouent l'humanité sont inévitables ; elles tiennent à la période de vitalité de celle-ci.

La pensée humaine est loin d'être harmonique, la personnalité humanitaire en est encore à la période des cataclysmes ; les forces non encore équilibrées se heurtent, le peuple aspire à la vie sociale, il monte, il renverse les digues qu'on lui oppose, et sa vague furieuse balaie tous les obstacles.

Que sortira-t-il de ces conflits violents ? Les esprits chagrins y verront l'envahissement de la démagogie, la ruine de tout ordre, de tout pouvoir; ceux qui vont plus loin et qui cherchent dans ces grands mouvements le sens de l'évolution des êtres y voient au contraire l'aurore d'une renaissance.

Reconnaissance morale et fraternelle, mouvement non matérialiste malgré son apparence, c'est par lui que l'idée spiritualiste reprendra son empire.

Aucune Société ne peut se fonder si elle n'est soutenue par l'idée religieuse; c'est l'idée religieuse qui, de tout temps, a donné à la civilisation d'un peuple sa nature et son caractère.

Le progrès s'est développé en raison directe de la forme sous laquelle l'idéal s'est présenté.

Mais, comme toute notre œuvre humaine, la religion finit peu à peu par se concréter, par opprimer l'esprit humain, qui alors s'insurge, cherche une nouvelle manifestation de la pensée supérieure.

Le monde est admirablement préparé pour une réalisation nouvelle, il y est préparé par l'insuffisance des vieux cultes ; il y est préparé par la connaissance des religions anciennes ; le passé se déroule majestueusement, illuminant la nuit des siècles d'un brillant rayon qui, des cimes de l'Hymalaya, des plateaux de l'Iram, des rochers de la Grèce, vient, jusqu'au sein de l'Europe moderne, révéler le grand mouvement de la pensée humaine. Il y est préparé par

toutes ses connaissances qui, reculant les bornes de l'infini, montrent la vie déroulant ses formes multiples dans les cieux sans limite, que l'homme ne peut mesurer dans le fragment de substance qu'il ne peut saisir; il y est préparé enfin par le cœur du peuple, par ceux qui souffrent, qui appellent un monde meilleur, qui cherchent et qui attendent.

Et voilà que des ruines amoncelées, des temples détruits, des trônes renversés, sort une grande et solennelle paix.

Du fond des âges, des siècles les plus éloignés, le même mot se fait entendre de plus en plus fort, de plus en plus vibrant:

Aimez-vous.

Ici, ce ne sont plus des mots vagues, de pures maximes tombées des lèvres des philosophes, de vagues rêveries comprises seulement de quelques-uns ; c'est l'action elle-même qui est au berceau de la nouvelle humanité.

Le moment est grave, plus grave qu'à aucune époque de l'histoire du monde.

C'est la société entière qui se transforme, c'est le grand mouvement rapprochant l'Orient et l'Occident, le présent et le futur ; la solennelle naissance de l'humanité, l'idéal noble et divin, brisant toute caste, toute barrière, faisant triompher la paix et la justice.

« Miracle impossible ! l'homme est mauvais, éternellement il retombe dans la même ornière, et toujours il revient à la même erreur ; les Sociétés s'écroulent et sont remplacées par des Sociétés aussi mauvaises ; l'homme sera toujours égoïste, cruel, ignorant, etc. »

Non, cela n'est point ; l'humanité serait alors dans le mouvement éternel, condamnée à l'immobilité, sous le mouvement apparent de ses révolutions.

L'humanité est en marche depuis qu'elle est née, en marche pour réaliser le plan supérieur et divin qui est dans l'homme.

Les religions se sont trompées, elles ont erré, elles ont été des révélations partielles, des fractionnements de la pensée divine ; aujourd'hui la religion se montre comme la Révélation complète de l'homme ; elle lui ouvre les vastes champs de l'infini, les consolantes visions d'un avenir meilleur, la confirmation de ce qu'il y a de plus sacré dans le cœur de l'homme, la confiance en l'éternelle justice.

Et cette justice que l'homme veut, la voici qui vient à lui dans ses œuvres de bien et de mal: de mal avec les révolutions qui éclatent, de bien avec cette foi qu'ont plusieurs dans l'amélioration de la famille humaine.

Et malgré ces crimes qui vous épouvantent, on sent germer dans les masses profondes de ces grandes idées qui transforment l'univers ; déjà les hommes sentent en eux le désir de voir fleurir la paix universelle, des voix s'élèvent de toutes parts pour proclamer le droit à la vie de tous les êtres, pour demander à la Société d'être une vraie mère pour tous ses membres, pour réclamer d'elle protection à la créature humaine qui vient de naître, à celui qui travaille, au vieillard qui ne peut plus se nourrir de son propre labeur, protection pour tout ce qui est faible et qui souffre.

Un grand courant entraîne les peuples à leur insu ; les crises sociales, politiques, économiques, amèneront une société meilleure, société basée sur l'idéal tout nouveau de l'homme révélé à lui-même.

Ce grand travail d'idées, cette effervescence qui menace, est le salut du genre humain ; l'époque actuelle est toute de transaction et par cela même bizarre et contradictoire dans ses violents effets ; au fond elle est une ; c'est toujours l'âme humaine, cherchant à se saisir, à se réaliser.

Heureux ceux qui sentent ces choses, qui sentent le battement de la vie dans le grand corps humain.

Et cette vie nouvelle qui s'infuse, c'est celle de l'être spirituel, le dégagement du vrai Moi, le règne de la Psyché, la communication de l'Etre avec la source de toutes les pensées, c'est-à-dire avec Dieu.

C'est le Spiritualisme moderne qui donnera à la nouvelle Société sa sanction et ses bases, en donnant à l'homme connaissance de l'harmonie nécessaire à sa vie, en faisant pénétrer partout les idées de dévouement, de fraternité et d'humanité.

Aucun des troubles qui menacent la terre ne peut émouvoir ceux qui ont en eux la foi en la puissance divine, la foi en l'humanité, la foi en la justice éternelle, car ils ont en eux les forces du monde, celles qui ont soutenu l'humanité dans sa pénible enfance, celles qui la transformeront au jour prochain de la rénovation sociale.

(*L'Aurore*.)

SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

Emancipation de l'homme

5e et 6e Entretien [1]

Mais Dieu, immuable dans sa justice, regarde passer l'heure de l'expiation, sans avancer l'heure de la miséricorde; et les soupirs de l'agonie, comme les éclats sinistres des joies meurtrières, ne sauraient interrompre le cours de ses desseins.

La patrie des hommes a besoin de se régénérer dans le malheur, et du malheur surgiront la foi et l'amour.

La foi, lumière de Dieu, éclairera les peuples de la terre, et l'amour proclamera leur liberté.

L'immortalité, dépendance de la foi; la fraternité, œuvre de l'amour, consoleront de toutes les humiliations, de toutes les douleurs, et donneront aux lois humaines l'appui de la loi divine.

La loi divine, mes frères, c'est la création dans son principe, sa marche, son but; c'est Dieu, dans sa force, montrant aux humanités la route qui conduit vers lui.

La loi divine détermine la loi morale, définition des devoirs généraux tracés aux humanités.

La loi divine dit que la vie corporelle est le lien d'une vie passée à une vie future, la correspondance des idées innées avec les idées postérieurement acquises. — La loi morale dit que, distraire de cette œuvre de Dieu une partie de sa force, c'est se rendre coupable d'atteinte à la loi divine.

La loi divine défend le meurtre; mais la loi morale distingue les meurtres et les flétrit d'une façon différente.

Le meurtre d'un seul démontre l'entraînement

1. La poste ayant égaré un envoi de copie à notre imprimeur, le 5e Entretien nous manque, et le 6e est incomplet.

passionné du caractère bestial de l'esprit, et il comporte des degrés de responsabilité. Le meurtre organisé dans un monde, comme force brutale de plusieurs contre plusieurs, ou d'une société entière contre un seul, est une preuve flagrante de la cruauté froide et réfléchie qui marque les peuples humains dans leur enfance et les accompagne jusqu'à l'émancipation absolue des esprits les plus éclairés de ces peuples.

La loi divine fait ressortir les attributs de Dieu. La loi morale déduit, des attributs de Dieu, la nécessité d'établir des rapports entre nous et la perfection divine. Dieu se dévoilant à la créature par ses attributs, la créature est tenue d'adorer Dieu par la pratique de sa loi. La loi divine marque l'infini de la force, de l'intelligence, de l'amour ; la loi morale impose à toute créature développée la force pour l'accomplissement des devoirs et des sacrifices, la sagesse dans les combinaisons et les actes, l'amour dans toutes les situations de l'âme, de l'esprit et du corps. Délires humains, démonstrations furieuses de l'égoïsme, de l'orgueil, de l'ambition, meurtres accomplis dans l'exaltation d'un fanatisme impie! Meurtres facilités par la négation de Dieu ! Meurtres commis avec le nom de Dieu aux lèvres! Meurtres encensés par d'extravagantes superstitions ou protégés par de hideuses institutions sociales! Meurtres offerts au Dieu des armées par la duplicité et l'inertie, je vous maudis!

Je vous maudis au nom du Dieu de paix et d'amour, force éternelle de l'Univers, alliance et lumière des Mondes et des Esprits!

7me Entretien

Mes frères, l'abaissement moral des peuples est le résultat de l'ignorance.

La loi divine méconnue, les droits de la créature disparaissent sous la pression brutale ou sous la fangeuse atmosphère des vices de la nature charnelle.

Le droit de vie corporelle s'étend à toutes les

créatures humaines (nous ne nous occupons que de celles-là pour le moment).

Outre son droit à la vie corporelle, la créature humaine a des droits de distinction, expliqués par la maturité de l'esprit.

Pour honorer la loi divine il faut accueillir tous les êtres humains, dans les mondes charnels, avec la chaleureuse expression de l'amour fraternel. Il faut conduire tous les êtres humains à la place qui convient à chacun. Il faut étudier les facultés déjà épanouies, dilater les facultés naissantes, réformer les bestialités, faciliter le talent, donner l'essor au génie, exploiter toutes les forces, même la vertu, dans l'intérêt général. Il faut instruire l'esprit et soigner le corps de tous les êtres humains. Il faut enseigner Dieu par la définition de ses attributs et faire de ces attributs le code de l'humanité. Il faut prescrire le travail et faire du travail l'honneur de l'esprit. Il faut expliquer les causes de l'inégalité et faire de cette inégalité une des bases de la justice divine aussi bien qu'une des forces de la providence pour accomplir ses desseins. Il faut donner à l'assistance fraternelle la forme d'une institution sociale. Il faut décréter la solidarité universelle, l'anéantissement des coutumes barbares et la fusion des peuples en un seul peuple. Il faut se rendre libre en tuant le geôlier de l'humanité, l'ignorance.

Les droits de la créature intelligente résident dans l'exercice de ses facultés intellectuelles. Les facultés intellectuelles se développent par le travail de l'esprit ; la force morale résulte de la lucidité de l'âme.

Lorsque les facultés intellectuelles s'exercent sans l'appui de la force morale, elles ne produisent que l'erreur. Lorsque l'âme se sent attirée vers Dieu et qu'elle n'a pas le concours de l'esprit pour régler ses aspirations, elle n'enfante que des rêveries.

Lorsqu'il y a accord entre les facultés intellectuelles et la lucidité de l'âme, la créature ne

rencontre plus d'obstacles à l'élévation graduelle et elle prouve sa science par le sentiment comme sa foi par la raison.

C'est pour nous amener à l'accord parfait des facultés intellectuelles avec la lucidité de l'âme, mes frères, que nous donnons ici la définition des hontes de l'âme dépourvue de lucidité et des égarements de l'esprit humain privé des honneurs de l'âme.

L'âme est dépourvue de lucidité lorsqu'elle aperçoit Dieu sous une force humaine ou toute autre forme, et qu'elle adresse à Dieu des hommages incompatibles avec sa grandeur; lorsqu'elle demande à Dieu le renversement des lois naturelles; lorsqu'elle impose des limites à la pensée et des chaînes à la raison; lorsqu'elle encombre la route de l'idée avec les ruines d'un autre âge.

L'âme ne peut devenir lucide lorsqu'elle a peur d'un éclair, car l'âme comme l'esprit doit travailler à son affranchissement.

L'âme est lucide quand elle découvre la réelle figure de Dieu, et les forces intellectuelles sont nécessaires pour donner à cette découverte la force d'un principe d'équilibre social.

La réelle figure de Dieu, c'est la perfection qui attire et perfectionne ses œuvres. C'est la lumière éternelle qui allume toutes les lumières, l'incommensurable qui montre le progrès indéfini à toutes les intelligences, la force qui ne plie jamais, l'amour qui commande l'amour!

Les facultés intellectuelles de l'esprit ont pour mission de livrer à l'adoration d'un monde la réelle figure de Dieu, en brisant toutes les idoles de l'âme égarée.

Aujourd'hui la raison humaine, esclave des préjugés de l'enfance des peuples, ou libre par la déchéance de l'âme, se maintient dans l'idiotisme ou se rend criminelle par la négation de Dieu.

Nous venons faciliter la lucidité de l'âme humaine en dévoilant la face de Dieu et nous

disons à l'esprit humain: « Tu n'auras de vraie gloire que par la lucidité de l'âme. »

Mes frères, l'ordre moral, l'ordre matériel résulteront de l'accord des facultés intellectuelles avec la lucidité de l'âme.

L'âme cherche Dieu pour l'aimer; mais la raison est tenue d'expliquer Dieu pour diriger l'amour de l'âme.

L'âme a des visions sereines et de fiévreux transports ; c'est à l'intelligence de choisir, à la raison de discuter, aux facultés intellectuelles d'ériger ce monument de l'émancipation dans un monde, hélas! trop ancien, pour n'en être qu'à épeler Dieu.

Un ami du monde invisible.

Les Phénomènes spirituels

I

SÉANCES A ODESSA

Les Esprits se sont manifestés oralement et ils ont dit: « Que la paix de Dieu vous soit donnée. » Ensuite ils ont affirmé qu'ils allaient nous apporter le médium Félix que nous savions être actuellement dans la ville de Karkoff, engagé comme ténor pour la prochaine saison de l'Opéra. La distance de Karkoff à Odessa est de 900 kilomètres environ.

Nous avons eu différentes manifestations. Pendant que Samuel causait avec les Esprits, la porte de la chambre des séances donnant sur un corridor fut ouverte avec bruit et la lumière venant du couloir éclaira la stature d'un homme de grandeur colossale qui entrait dans la chambre ; à l'instant même la porte se referma et nous nous retrouvâmes dans l'obscurité.

Les Esprits ayant demandé la lumière, Samuel alluma une bougie et nous vîmes deux personnes, dont l'une (le médium Wladimir, bien connu de nous) était assise et en transe ; sur un fauteil se trouvait un homme accroupi, avec la figure couverte.

Samuel se leva avec l'intention de voir cet individu, mais Wladimir en transe lui dit: « N'approchez

pas ». La séance continua jusqu'à ce qu'une voix d'Esprit eût dit à Samuel : « Réveille les médiums ».

Après avoir allumé une bougie, Samuel éveilla les deux personnes endormies ; grande fut notre surprise en reconnaissant le médium Félix, transporté par les Esprits de Karkoff dans la chambre des séances.

Quand Félix fut revenu à son état normal, il fut étonné et effrayé de se voir à Odessa dans l'appartement de Samuel ; il avait pleine conscience de s'être endormi dans son logement, à Karkoff, et sa première exclamation fut celle-ci : « N'est-ce pas un rêve ? Où sont mes effets ? »

Les paroles nous manquaient pour exprimer notre immense surprise en face d'une telle manifestation.

Les Esprits annoncèrent un repos de quinze minutes ; ils nous assurèrent qu'il y aurait des matérialisations.

Pendant ces quinze minutes, Samuel pria les membres du cercle de se recueillir ; ils élevaient leur âme mentalement pour la grâce qui leur avait été accordée d'assister à une séance où se voyaient de si grandes manifestations.

Quinze minutes après, la séance fut reprise.

Dans la chambre obscure nous avons entendu trois voix qui chantaient avec accompagnement d'harmonium ; ces chants étaient sublimes, les assistants se crurent transportés dans un meilleur monde, d'où la tristesse et les épreuves sont exclues.

Les Esprits en nous demandant la lumière nous firent revenir à la réalité ; nous vîmes alors le médium Wladimir, de nouveau en transe : il était assis près de l'harmonium ; nous sommes persuadés qu'il venait d'accompagner les chants. Il vint ensuite reprendre sa place dans le cercle.

La lumière fut éteinte puis rallumée par le médium Wladimir, et nous fûmes extrêmement surpris de voir devant nous deux Esprits matérialisés : un Maure de haute taille nous regardait avec des yeux pleins de feu, très expressifs ; il était habillé et drapé dans un burnous rayé blanc et bleu ; près de lui se trouvait une femme d'une physionomie très sympathique, au teint bronzé, d'une taille moyenne et gracieuse, vêtue d'un riche costume oriental, la tête couverte d'un voile transparent.

Après quelques minutes, ces Esprits disparurent sur place, sans faire entendre le plus léger bruit.

Le médium Wladimir, toujours en transe, nous expliqua que c'étaient les Esprits du roi Maure Saïd Adboul Alahann, avec sa femme Juléka, tous deux désincarnés depuis six ans.

Après cela la séance fut terminée.

Odessa, 1er avril 1893.

(*Revue spirite.*) BOURKSER.

II

Eusapia Paladino à Varsovie

CORRESPONDANCE DE BOLESLAV PROUSSE

Eusapia s'est trouvée à Varsovie d'une manière tout accidentelle. Elle ne donne pas de séances payées, mais elle se soumet volontiers aux investigations des savants (c'est sa corde sensible) et est toujours contente quand elle réussit à amener les sceptiques à croire à l'existence de son « John ».[1]

Eusapia est très attachée à la famille du peintre russe Henry Semiradsky ; c'est chez lui, à Rome, qu'elle fit connaissance du savant Ochorowitz qui réussit à attirer le médium à Varsovie.

— Je croyais, disait-elle après, les larmes aux yeux, que Varsovie n'était pas plus éloignée de Rome que Naples. Et, cependant, il m'a fallu traverser deux royaumes et passer en route deux longs jours et deux nuits !... Le contrôleur du tramway, en me voyant, me dit : « Vous êtes Eusapia Paladino » — et des enfants qui se trouvaient là s'enfuirent, en cachant leurs visages dans leurs mains !... Les *bambini* me fuir !... reprend-elle amèrement, en versant d'abondantes larmes.

Eusapia est fière, excessivement polie et délicate dans ses relations ; très impressionnable, très pieuse, mais sans aucune nuance de bigoterie ; avec beaucoup de présence d'esprit. Compatissante, surtout envers les pauvres. Elle aime les enfants jusqu'à la folie.

Si à cela on ajoute des gestes expressifs, un jeu de physionomie remarquable, qu'une actrice pourrait lui envier, nous aurons un portrait général de cette femme. Lorsque, dans la conversation elle s'anime, elle devient presque belle.

---

1. John est l'Esprit qui lui sert de guide.

Elle s'ennuie déjà à l'étranger ; elle a la nostalgie du pays, et ne se tranquillise que lorsque le peintre Sémiradsky la berce, comme une véritable enfant, par des récits sans fin sur l'Italie. Elle l'écoute alors attentivement, les yeux grands ouverts, et, un peu encouragée, entre résolument dans la salle des séances où, toujours, elle trouve les regards méfiants et souvent moqueurs des membres de la commission.

Pendant la production de ses plus grands phénomènes, Eusapia se cramponne aux mains de ses voisins et donne l'impression d'une personne qui se noie et qui, instinctivement, s'attache à tout ce qui est à la portée de ses mains.

Il se produit quelquefois de petites flammes, comme des étincelles ou des vers luisants, qui tout d'un coup s'allument au-dessus de la table ou des têtes des assistants et s'éteignent instantanément.

Un jour, j'ai vu devant mes yeux un de ces merveilleux et splendides phénomènes. Pendant une complète obscurité, quelque chose s'enflamma comme une toute mignonne lampe électrique, moins grosse qu'un pois. Sa flamme bleuâtre, avec un noyau de pourpre, gagnant d'intensité, atteignit rapidement son maximum de clarté, puis commença à décroître et enfin s'éteignit complètement. Sa lumière était douce, délicate, transparente. Cet étonnant phénomène lumineux m'a paru l'un des plus merveilleux qu'il me soit jamais arrivé de voir, quoique sa cause pourrait bien n'être que naturelle. J'y pense souvent, et, s'il m'était donné d'obtenir le pouvoir de produire un des miracles de la médiumnité, j'aurais choisi celui de produire cette adorable petite flamme, malgré sa splendeur éphémère.

Je connais plusieurs corps lumineux, tels que le bois pourri, le phosphore, beaucoup de préparations chimiques qui, dans l'obscurité, répandent une lumière rose ou bleuâtre. Je sais aussi que la phosphorescence est la propriété du diamant soumis aux rayons du soleil. Je ne puis, malgré tout, comprendre les petites flammes d'Eusapia ; surtout, je ne puis pas m'expliquer d'où viennent celles qui apparaissent au-dessus de nos têtes !

DU CORRESPONDANT DU *Rébus*

Après avoir achevé la série de ses séances à caractère exclusivement scientifique, Eusapia en donna une dans un milieu de spirites convaincus. A son

entrée, elle fut accueillie par le fils de la maison où avait lieu la séance, un enfant de 8 ans, qui lui offrit un bouquet de roses et de muguets, liés par un ruban aux couleurs d'Italie, en lui disant en italien :

— Acceptez mon bouquet et embrassez-moi.

Enthousiasmée d'un tel accueil, Eusapia ouvrit ses bras, pressa l'enfant sur son cœur et l'embrassa longuement.

Malgré la présence de trente personnes et la lumière peu affaiblie de la salle, les phénomènes commencèrent après trois minutes d'attente seulement, ce qui étonna Ochorovitz qui avait amené le médium dans ce groupe, et qui était habitué à voir ces phénomènes ne commencer qu'après une heure d'attente, aux séances scientifiques. Le succès d'Eusapia fut complet. L'enfant qu'elle fit placer à la table était heureux. Il s'écriait :

— Qui joue avec moi ? me tire les oreilles, le nez ? je ne te donnerai pas ma botte — laisse-la — ne la tire pas. Papa, est-ce toi qui me tire ma veste ? Oh ! la belle petite étoile — une, deux, trois ! Ah ! si je pouvais en avoir comme ça pour mon arbre de Noël !

Les lumières éteintes, les phénomènes se succédaient ; de véritables éclairs sillonnaient la pièce ; tout à coup, une table, placée derrière le médium, commmença à monter le long de son dos. « *O Dio, ô Dio,* aide-moi, » s'écriait le médium, qui gémissait, soupirait ; enfin elle put dire : — *Parlate, Parlate.* — Mais tout le monde regardait et ne parlait pas. Enfin quelqu'un proposa de chanter en chœur une prière du matin ; on eut à peine chanté deux strophes que les phénomènes redoublèrent. Une sonnette s'éleva, sonna près du plafond et retomba à l'autre bout de la salle ; une chaise se trouva sur la table ; des ardoises voyageaient sur les têtes, les épaules et les mains des assistants ; on entendit une toux faible, comme celle d'un malade ; les pans des rideaux de la niche derrière le médium s'ouvrirent et enveloppèrent les têtes des personnes assises autour de la table ; des étoiles apparaissaient de tous côtés en groupe de deux, de quatre ; les personnes les plus éloignées ressentirent des attouchements. Tout finit par des applaudissements retentissants de mains invisibles, quelque part, très haut, à plusieurs reprises. Le médium se réveilla. On ralluma les lampes, et la séance se termina. Eusapia se remit bientôt et reprit sa gaieté.

Les participants à cette séance avaient préparé une surprise au médium : un bracelet en or orné d'améthystes et de perles, avec une inscription de circonstance. L'un des assistants dit une poésie en italien, en lui présentant ce bracelet. Eusapia, tenant l'écrin, ne cessait, d'un air rayonnant de joie, de saluer des deux côtés, en répétant en polonais *dziekuje* (merci), le seul mot qu'elle avait appris pendant son séjour à Varsovie.

Dans l'antichambre, quand chacun s'habillait pour sortir, quelqu'un assurait Ochorowitz que la paire de galoches qui restait lui appartenait. Lui, qui avait déjà les siennes aux pieds, dit, en plaisantant : Je ne suis pas Eusapia, pour avoir plusieurs paires de pieds et de mains. Le médium, entendant prononcer son nom, voulut savoir ce qu'il disait. Quand on le lui eut traduit, elle dit : « Oui, oui; cela n'est rien encore. Plusieurs fois on me soupçonnait une queue sous mes jupes ! »

NOUVEAUX MÉDIUMS (du *Rébus*)

Les journaux de Varsovie nous apprennent que la contrée possède deux remarquables médiums : deux jeunes demoiselles. L'un habite Varsovie. Son petit groupe se compose de sept personnes (trois médecins, un chimiste, deux pharmaciens, un ingénieur et un propriétaire rural; il s'occupe depuis plusieurs années de l'*étude* des phénomènes spirites. Le médium, fille d'un marchand de Varsovie, a vingt-quatre ans. Ce groupe ne s'occupe plus des tables tournantes et de sonnettes, etc., car il est arrivé à de plus sérieux résultats, par exemple à la *matérialisation d'un Esprit* qui, au commencement des séances, vient serrer les mains des assistants. C'est *Anna*, une amie du médium, morte depuis quelques années.

Les procès-verbaux du groupe sont encore tenus secrets, mais, lorsque les comptes rendus des séances du docteur Ochorowitz avec Eusapia seront publiés, alors le petit groupe fera connaître les siens et invitera à ses séances les membres de la commission qui se sont occupés du médium napolitain.

Le second médium se trouve à Sedlitz. C'est une demoiselle de 20 ans. Elle produit, dans un cercle de spirites de l'endroit, les mêmes phénomènes qu'Eusapia. Un impresario quelconque, ayant entendu parler de sa force mystérieuse, l'emmène à Saint-Pétersbourg.

*
* *

Dans une petite ville du centre de la Russie, Souzdale, un petit groupe de personnes qui s'occupaient du phénomène virent tout à conp la table s'élever dans l'air. Ils crurent que l'auteur du phénomène était le diable. Pour toute réponse, la table décrivit dans l'air un signe de croix. Quelquefois, la table, une fois en l'air, résiste à tout effort pour la faire descendre.

ANNA T...

(*Le Messager* [1].)

III

Vivent les anciens!

Vivent les anciens! ce sont des géants ; à bas les modernes! ce sont des pygmées. Je rougis comme une tomate de n'être qu'un moderne. Sans cesse, je regarde autour de moi pour tâcher de découvrir un bon petit trou de souris afin de m'y cacher avec ma honte, tant il m'agrée peu d'être né en ce triste siècle.

Constamment je fais fumer l'encens sur les autels des anciens, j'ai un culte pour eux, ce sont pour moi des dieux. Que de choses ils savaient! que de choses nous ignorons, nous, déplorables enfants de l'Occident! Nous sommes pourris de vanité, nous sommes vantards, nous parlons à tout propos de la civilisation moderne, des découvertes modernes, des inventions modernes. Nous sommes gangrenés de scepticisme, nous refusons de croire aux miracles des anciens, nous traitons de pures légendes les expulsions de démons, les apparitions, les disparitions subites d'individus que l'on revoit dans une autre localité et dans le même instant à plusieurs kilomètres de distance! Tout cela nous fait hausser les épaules au lieu de nous étonner, de nous frapper. Il suffit cependant de feuilleter l'histoire de toutes les nations des hommes de l'antiquitéqui tenaient un rang élevé dans leur patrie et faisaient partie des classes éclairées, pour s'assurer que ce que nos sceptiques considèrent comme des contes et des légendes, était rapporté sérieusement par eux comme chose certaine et même considéré comme

---

(1) *Le Messager* : Spiritisme, Magnétisme, Questions sociales. — Abonnement annuel : 5 fr. Bureaux de la poste, à Liège. Journal tout particulièrement recommandé aux Spirites. — R. C.

faits connus et assez communs, les expulsions des démons, par exemple.

J'ai déjà cité un fait d'expulsion de démon par Apollonius de Thyane, célèbre thaumaturge. On trouve une autre histoire exactement du même genre et non moins curieuse et intéressante dans Flavius Josèphe, écrivain juif contemporain et ami de l'empereur Vespasien. Voici le fait tel qu'il est raconté par lui. Le principal héros est un nommé Eléazar, qui avait un procédé tout spécial pour chasser les démons des corps de leurs victimes. Il approchait des narines du possédé un anneau dans lequel était enchassée la racine d'une plante dont la propriété était indiquée dans des livres du roi Salomon, si fameux par sa science. Son odeur, dit Flavius Josèphe, attirait le démon et le faisait sortir par les narines. Pour faire voir qu'il avait réellement pouvoir sur les démons, Eléazar plaçait devant ceux qui étaient présents au moment de l'opération, un petit vase plein d'eau et le commandait au démon de le renverser pour prouver qu'il avait réellement quitté le corps de sa victime. Le vase renversé aussitôt prouvait que l'opération avait parfaitement réussi. Le possédé était radicalement guéri.

Les anciens, ces grands anciens, ces nobles anciens ne savaient pas seulement mettre les démons à la porte des corps de ceux qu'ils avaient envahis frauduleusement et par surprise, ils étaient non moins passés maîtres dans l'art de produire les apparitions non seulement de personnes mortes, mais encore de personnes parfaitement vivantes. Un prêtre égyptien fit apparaître devant le philosophe Photius un spectre ayant sa complète ressemblance, qui lui parla comme s'il eût été son propre esprit matérialisé et lui révéla des choses que lui seul pouvait savoir.

Les anciens connaissaient aussi la lévitation, dans laquelle excellait Dunglas Home, le fameux médium moderne qui servit de sujet au savant Crookes, et dans laquelle excelle au même degré le non moins fameux Eglinton.

L'historien grec Eunape rapporte que le théurge Jamblique, qui avait pour admirateur et fanatique partisan l'empereur Julien l'Apostat, s'élevait en l'air à une hauteur de plus de dix pieds. Eunape fut lui-même plusieurs fois témoin du fait.

Les thaumaturges de l'antiquité disparaissaient à volonté pour reparaître ensuite à une très grande dis-

tance. Apollonius de Tyane fut un jour traîné devant le tribunal de l'empereur Domitien pour je ne sais quel délit politique dont il avait été accusé. L'empereur, assez mal disposé son égard, allait rendre sa sentence, lorsque soudain, en présence de ceux qui assistaient à l'audience, il disparut comme s'il s'était dissout dans l'air. On eut beau le chercher partout, on n'en trouva nulle trace, personne ne l'avait vu sortir. Au moment où les gardes furetaient dans tous les coins et recoins de la salle et du palais, Apollonius apparaissait à Pouzzoles, à cinquante lieues plus loin, à deux de ses disciples qui s'entretenaient ensemble précisément au sujet de la dénonciation dont leur Maître était victime. Ils le considéraient comme perdu et ne doutaient pas que la sentence rendue par l'empereur ne fût impitoyable. Leur joie fut immense en voyant près d'eux celui qu'ils croyaient déjà dans les fers. Ils n'osaient en croire leurs yeux, ils le tâtèrent, le retâtèrent pour s'assurer de la réalité, il était parfaitement en chair et en os, il était bien vivant.

Tels sont les exploits des anciens. Les doctes modernes si vantards, si enorgueillis de leur science, peuvent-ils en offrir autant ? Mais les anciens ne sont pas morts, comme on le croit généralement ; au contraire, ils sont vivants dans la personne des Orientaux qui, même en l'an de grâce 1894, continuent leurs précieuses traditions.

Le docteur Paul Gibier, aide-naturaliste au Muséum et le bras droit de M. Pasteur, dans son ouvrage l'*Analyse des Choses*, cite une lettre d'un Consul général de ses amis, où est rapporté le fait singulier d'un bonze qui disparaît tout d'un coup aux yeux des personnes présentes.

« Nous étions six personnes, dit le narrateur, en-
« tourant le bonze et l'observant avec attention pen-
« dant qu'il faisait des gestes de magnetiseur en nous
« regardant fixement l'un après l'autre, quand tout à
« coup, il nous sembla qu'un nuage l'enveloppait
« graduellement, et en l'espace de trente secondes il
« disparut. Un instant après il rentrait par une porte
« du fond, en venant vers nous avec un air grave,
« nous demandant si nous étions convaincus de sa
« puissance ».

Telles sont, encore une fois, les merveilles accomplies par les anciens et leurs dignes fils et héritiers les Orientaux. Vous sentez-vous de force à lutter avec eux, messieurs de l'Institut ? Non, car votre

science n'est que de la gnognote. Vous avez beau être de vieilles barbes, vous n'êtes encore que de petits jeunes gens, des potaches, des blancs becs; les anciens et les Orientaux vous dépassent de beaucoup.

HORACE PELLETIER,
Conseiller d'arrondissement, Officier d'Académie, à Candé par les Montils (Loir-et-Cher).

(Le Messager.)

Documents originaux

(Extraits de l'excellente Revue du Dr Dariex, *Annales des Sciences psychiques*).

EXPÉRIENCES DE MILAN

Notes de M. Charles Richet [1] *(fin)*

Eh bien ! toutes ces preuves ne me touchent pas beaucoup ; elles sont certainement suffisantes pour qu'on se déplace, même aux prix d'un long voyage, afin d'aller voir Eusapia ; mais, une fois que l'expérience a commencé, elles sont devenues des conditions extrinsèques, pour ainsi dire, et ne doivent plus entrer en ligne de compte. En effet, la psychologie de ces médiums n'est pas la psychologie de l'homme normal, et certains ressorts peut-être les poussent, que nous autres, gens du vulgaire, nous concevons assez mal. D'ailleurs il y a dans la production de ces phénomènes, même s'ils ne sont pas sincères, une part d'inconscience qui est certainement très grande. Pour ma part, je n'admets pas du tout qu'Eusapia trompe de propos délibéré, et je crois que, si elle trompe, c'est sans le savoir elle-même.

Quant à l'opinion des personnes qui ont suivi Eusapia pendant longtemps, elle serait d'un grand poids s'il s'agissait de phénomènes vulgaires et ordinaires ; mais les faits dont il s'agit sont trop surprenants pour que la croyance d'une personne non habituée à l'expérimentation détermine ma propre conviction. Je vais plus loin. Même si un savant illustre me venait raconter ces faits, je ne

1. Recommandées à l'étude et à la méditation des Frères du *Deuxième Degré* de l'Etoile.

me contenterais pas de son affirmation, et je voudrais connaître les procédés adoptés par lui dans ses expériences. Je suis bien certain de la bonne foi de M. Chiaia, et des autres hommes distingés qui ont pendant des mois et des années observé Eusapia ; mais leur perspicacité ne m'est pas démontrée, et je puis parler ainsi sans les froisser ; car je me défie de ma propre perspicacité, et je tâche, dans toute expérience, d'éliminer mon propre jugement pour laisser les phénomènes se produire d'eux-mêmes, sans que j'aie besoin de faire appel à mon observation au moment précis où l'expérience se produit.

En résumé, dès que l'expérience peut être mise en cause, j'oublie tout ce qui a été dit ou fait auparavant, et je ne veux plus voir que l'expérience elle-même. Si elle est bonne, c'est bien ; si au contraire elle échoue, tout ce qui précède est non avenu.

Venons donc aux expériences. Bien entendu, je ne puis entrer dans le détail qu'elles comportent, puisque je les ai rapportées plus haut avec tous les développements que j'ai crus nécessaires.

Avant tout il faut écarter l'hypothèse d'un compère. Non pas que cette hypothèse soit plus absurde que le mouvement d'une table sans contact ou l'apparition d'une main ; mais c'est tout simplement parce qu'il n'y a pas de compère. Ni M. Aksakof, ni M. Chiaia, ni M. Schiaparelli, ni M. Finzi, ni M. Brofferio, ni M. Gerosa, ni moi-même, nous n'avons assisté toujours et constamment à toutes les expériences ; il faudrait donc admettre, non pas qu'il y a un compère, mais qu'il a en a cinq ou six. Il y a par exemple des photographies où la table est soulevée avec M. Aksakof seul ; d'autres où il n'y a que M. Gerosa, d'autres où il n'y a que M. Lombroso et moi, d'autres où M. Schiaparelli est seul avec M. Finzi. Alors il faudrait tous nous supposer compères, ce qui est impossible. Comme j'ai eu l'occasion de le dire ailleurs, la bonne foi de quelqu'un est impossible à prouver par A+B. Il faut l'admettre sans preuves, et, quand un savant affirme un fait, on doit regarder comme certain qu'il ne ment pas. Il se trompe peut-être; mais il ne trompe pas.

Quant à l'intervention d'une personne étrangère, elle est également impossible ; les portes étaient fermées à clef ; la lumière pouvait être faite à volonté ; parfois il y avait dans la salle une lumière suffisante, pour voir que nul étranger ne venait ; on n'a jamais

entendu de bruit anormal ou douteux indiquant l'arrivée d'un étranger.

Donc il n'y a pas de compère parmi les personnes présentes ou absentes, et, s'il y a une supercherie, c'est Eusapia seule qui la commet, sans être aidée par personne et sans que personne s'en doute.

De plus, si cette supercherie existe, elle se fait sans appareil, par des moyens très simples, presque enfantins. Eusapia, que l'on peut fouiller complètement, qui est pendant trois ou quatre heures l'objet d'une surveillance attentive, n'a aucun objet dans sa poche ou ses vêtements. Quand on expérimente en pleine lumière ou demi-lumière, on voit bien qu'elle n'a rien, ni ficelle, ni mannequin, ni machine d'aucune sorte.

Reste alors la seule hypothèse possible, c'est qu'Eusapia trompe en remuant les objets avec ses pieds, ou avec ses mains, après avoir réussi à dégager ses mains ou ses pieds des mains et des pieds de ceux qui sont chargés de la surveiller.

Si ce n'est pas cela qui est l'explication, la réalité des phénomènes donnés par elle me paraît tout à fait certaine.

Eh bien ! je l'avoue, cette explication par des mouvements de ses pieds et de ses mains est peu satisfaisante. Dans quelques expériences, comme par exemple celle de la balance soulevée à distance, ou celle de la chaise qui est venue derrière le rideau se placer sur le bras de M. Finzi, en demi-lumière, ou dans le cas des mains discernables par des bracelets, et dans d'autres conditions encore qu'on peut lire dans le compte rendu qui précède, je ne vois pas du tout comment la main d'Eusapia a pu se dégager, et comment, s'étant dégagée, cette main a pu accomplir le mouvement en question. Je me déclare donc incapable de comprendre.

Mais, d'autre part, il s'agit de faits si absurdes qu'il ne faut pas se satisfaire à trop bon compte. Les preuves que je donne seraient bien suffisantes pour une expérience de chimie. Elles ne suffisent pas pour une expérience de spiritisme.

En effet, dans ces expériences de spiritisme, le phénomène ne peut être répété autant qu'on le désire. Il faut donc, quand on fait une expérience, qu'elle soit très précise, puisqu'elle ne peut être répétée et par conséquent perfectionnée.

Or, malheureusement, jamais la preuve n'a pu être

donnée d'une manière irréprochable. Il restait toujours dans notre esprit un doute, un léger doute, et, quand nous proposions de lever ce doute par un contrôle plus rigoureux, l'expérience manquait.

A mesure que les conditions devenaient plus précises, les résultats devenaient plus médiocres.

C'est là tout le contraire de la vraie expérimentation scientifique, et je ne saurais mieux comparer cette incertitude qu'à celle du chimiste qui, rencontrant un mélange où il soupçonne un nouveau corps, cherche à le purifier, afin d'éliminer tous les corps étrangers qui y sont mêlés, mais, à mesure qu'il purifie son mélange, il voit disparaître les propriétés du corps qu'il croyait trouver. De purification en purification il finit par n'avoir plus rien.

Je ne veux pas dire qu'il ne reste rien de ces expériences ; ce serait bien injuste, et cela ne répondrait nullement à ma pensée. Mais il n'y a pas assez pour que nous admettions comme un fait *scientifique* et indiscutable qu'il y a des mouvements d'objets sans contact, des matérialisations, des apports, tout ce monde nouveau du spiritisme, qui a besoin, pour être admis, d'être mille et mille fois démontré, et par des preuves sans réplique.

En définitive :

• *Quelque absurdes et ineptes que soient les expériences faites par Eusapia, il me paraît bien difficile d'attribuer les phénomènes produits à une supercherie soit consciente, soit inconsciente, ou à une série de supercheries Toutefois la preuve formelle, irrécusable, que ce n'est pas une fraude de la part d'Eusapia et une illusion de notre part, cette preuve formelle fait défaut.*

Il faut donc chercher de nouveau une preuve irrécusable.

CHARLES RICHET.

*
* *

Ces précautions, poussées à l'exagération, semblent vraiment pusillanimes. Il faut cependant bien se garder de les tourner en ridicule, car ce sont ces sceptiques qui travaillent le plus sûrement au triomphe du Spiritualisme. Comment ne seraient-ils point troublés, ahuris, abasourdis devant de pareils phénomènes ayant leur cause dans le monde des êtres invisibles, eux qui ne croient même point à leur âme et s'imaginent n'être qu'une agglomération de molécules vivantes, obéissant à une inintelligente loi brutale, à ce qu'ils appellent la *loi*

d'acier. Si ces messieurs avaient, comme nous, il y a trente ans, assisté à mille et mille expériences, au lieu de se moquer à gorges chaudes et nous couvrir des invectives et même des injures les plus grossières, ils ne seraient point aussi embarrassés de tirer leurs conclusions. Leur soumission à la brutalité du fait, qu'ils font bien à contre-cœur en vérité, est vraiment trop tardive. Il y a bien longtemps déjà que nous, les audacieux, et les chercheurs, et les amants ivres de la vérité quand même, avons tiré nos conclusions, celles que bientôt ils tireront eux-mêmes, entre autres celle qui oblige toute personne loyale à admettre l'existence du monde invisible et son influence énorme sur nous, pauvres mais orgueilleux, qui appartenons pour notre plus grand malheur et notre plus grande honte à ce monde affreusement matériel et visible.

Le docteur Richet est un matérialiste qui a de la peine à se rendre, mais qui se rendra, parce qu'il est loyal, quoique matérialiste.

Mais nous aimons mieux nous fier aux expériences d'un de ses confrères qui a su voir bien vite l'inanité de la science matérialiste et qui a fondé rue de Trévise un cénacle de hautes études où l'on ne recule devant aucune question nouvelle ; c'est du docteur Encausse, dit Papus, que nous voulons parler. Voici les conclusions auxquelles s'est arrêté le *Groupe d'Etudes ésotériques* de la rue de Trévise, à la suite des expériences faites sous la direction du savant directeur de l'*Initiation*.

Après une longue série d'expériences scientifiquement conduites par un chef de groupe, M François, ancien élève de l'Ecole polytechnique, voici comment s'est terminé le procès-verbal du 9 décembre 1893 (p. 79 de l'*Initiation* de janvier 1894):

« *Tout commentaire serait superflu. Dans les circonstances où elle nous a été donnée, et eu égard tant au caractère élevé des révélations qu'elle contient qu'aux merveilleux phénomènes qui l'ont précédée, cette* COMMUNICATION (médianimique) *dissipe pour nous toute espèce de doutes touchant l'existence d'un monde supra-terrestre.* »

Cette COMMUNICATION était une longue lettre dictée par un Esprit au groupe expérimentateur, et les phénomènes merveilleux qui avaient précédé étaient tout semblables à ceux produits par l'intermédiaire du médium Eusapia à Milan. Mais rien au monde n'est plus incorrigible que le savant officiel; le matérialisme, si absurde et si inintelligent cependant, le rend aveugle. Tous, ils ont fait leur siège et ne veulent point en démordre, et d'eux l'on peut bien dire:

Raisonner est l'emploi de toute la maison
Et le raisonnement en bannit la raison.

Rendons justice cependant au courage et à la loyauté du docteur Richet.

RENÉ CAILLIÉ.

PARTIE LITTÉRAIRE

Jeanne d'Arc

Création de la Patrie française

« Il a détrôné les puissants et il a élevé les petits.

Tout cœur de Français, à moins d'être veule de toute noblesse, doit battre d'orgueil et d'amour au seul nom de l'admirable vierge de Domrémy. C'est cette jeune fille de dix-sept ans qui a créé la Patrie française. Si la France avait su comprendre la haute leçon de cette vie, elle n'aurait point été battue par l'Allemagne.

Dans ses mille ans d'histoire, la France a eu bien des héros, mais, si grandes que soient les figures de ses rois, de ses chevaliers, de ses généraux, toutes pâlissent devant celle si noble, si magnifique et si pure, de l'Archange descendu des cieux pour la sauver d'un complet naufrage et d'une situation désespérée, en créant en même temps la Nation Française.

Il faut lire la belle Epopée du marquis de Saint-Yves, *Jeanne d'Arc Victorieuse* [1], pour bien connaître et comprendre cette mission vraiment divine, car c'était bien Dieu manifestant sa volonté et sa protection par son Saint-Esprit. La Science ésotérique, en effet, nous apprend que le Saint-Esprit, représenté par la Colombe, n'est autre chose que le symbole du Principe Féminin répandu dans la Nature.

Jeanne d'Arc, comme personnalité, est infiniment au-dessus de la Vierge Marie adorée par les catholiques, et qui représente, elle aussi, le même symbole.

Comme le Christ, Jeanne eut sa Tentation dans le désert, sa fuite en Egypte, son Jardin des Oliviers, son Calvaire et son Martyre. Elle est le Messie de la

1. *Jeanne d'Arc Victorieuse*, dédiée à l'armée française. L. Sauvaître, éditeur.

France, comme Jésus-Christ fut celui de la Terre.

La conscience vivante de la France, la consécration de son rôle humanitaire et providentiel en Europe, sont nées de l'œuvre vraiment miraculeux de la sainte et grande Héroine de Lorraine.

Et combien fut noire et deshonorante l'ingratitude de la France à son égard ! Et combien plus honteuse encore celle de l'Eglise catholique romaine, dont elle était le plus noble champion, le représentant le plus pur et le plus autorisé, puisqu'elle avait pour guides les Voix célestes à la tête desquelles était l'Archange saint Michel !

Aujourd'hui, le clergé s'amende et va la béatifier. Cette justice est vraiment trop tardive. Elle n'empêchera pas la douce Jeanne d'avoir subi, par lui, toutes les atroces douleurs de la question, de la torture et du bûcher. Et jamais rien n'effacera le mépris si bien dû à l'infâme archevêque de Reims et à l'évêque de Beauvais, l'ignoble et lâche Cauchon, ces deux tristes représentants, — entre tant d'autres ! — de l'orgueil et de la fourberie sacerdotaux.

Trop tardive aussi est la justice que la France se prépare à rendre à la noble et grande Jeanne. Aussi doit-elle être éclatante, absolue, universelle en tout le pays sauvé par elle.

Ce doit être la Fête Nationale, la fête de la Patrie française. Rien ne doit être négligé pour une complète réparation, pour un but aussi juste et aussi noble.

Gloire à Jeanne d'Arc !

Gloire à la France !

Qui donc n'aimerait pas Jeanne d'Arc ? Qui donc ne l'a pas chantée, soit dans son cœur, soit dans ses vers ? Depuis un siècle surtout historiens et poètes, laïques et gens d'église, s'inclinent pleins d'enthousiasme ou d'admiration devant cette manifestation sublime de l'amour de l'Humanité et de la puissance du Principe Féminin. L'Angleterre elle-même, ce qui lui fait certes grand honneur, a su abdiquer son orgueil devant la beauté morale et le courage héroïque de cette jeune fille qui, cependant, porte incarnée en elle l'Ame de la France.

Mais celui qui a complètement réhabilité notre Jeanne en toute sa gloire, c'est Jules Quicherat. Il sortit de la poussière et compila les archives de Rouen et, de sa lumineuse étude, l'adorable bergère émergea radieuse de candeur immaculée, de puissance et d'héroïsme. Le procès infâme, qui la condamna au martyre, fut dévoilé dans toute la profondeur de ses hideurs et de ses crimes.

Depuis, la noble et grande Pucelle d'Orléans a été couverte de palmes et de lauriers, et l'Eglise ellemême, qui fut le principal artisan de ses malheurs, se prépare à la béatifier. Entraînée par l'opinion publique, elle est forcée de réhabiliter elle aussi l'Ange qu'elle a fait condamner et brûler.. comme sorcière! On l'a dit bien souvent, le Christ lui-même reviendrait au milieu de nous que l'Eglise trouverait encore moyen de le crucifier de nouveau. C'est que le Socialisme enseigné par le doux Messie, le mépris de la gloire et des richesses professé par lui, l'humilité n'ont jamais été les vertus cultivées et imitées par ceux qui ne se servent de la Grande Révélation Chrétienne que pour dominer. Un grand réformateur, un véritable génie, né dans leurs rangs, vrai missionné d'en Haut, avait vaillamment consacré sa fortune et sa vie pour leur ouvrir les yeux et les ramener dans la voie véritable... ils l'ont crucifié dans son âme. C'est du grand exégète abbé Roca que je veux parler, que l'évêque de Perpignan a condamné à être enterré comme un chien, malgré cependant la profession de foi parfaitement orthodoxe de ce saint.

Mais voilà un nouveau triomphe pour la grande héroïne de France. Tout dernièrement un Américain, enthousiasmé de tant de gloire et de vertu, M. Léo Michel, est parti de Boston pour Domrémy, poussé par une vision qu'il avait eue et qui lui ordonnait de dévoiler et de proclamer le sens véritable de la mission de Jeanne d'Arc. Il a publié un opuscule intitulé *La Fleur de France*, où l'on trouve la plus grande sincérité unie au charme de la pensée.

Ces pages viennent d'être traduites en français par la duchesse de Pomar, toujours prête à faire connaître et faire valoir tout ce qui est beau et bien et

vrai[1]. Et ce long voyage d'un étranger, cette publication littéraire, se font justement au moment où le monde catholique et la France entière se préparent à exalter la gloire de la sublime héroïne. N'y a-t-il pas là une corrélation évidente et providentielle ? C'est le Nouveau Monde qui veut prendre aussi sa part à la glorification du Messie français, du Principe Féminin.

L'Eglise romaine n'a pas bien compris la vraie portée de l'œuvre qui s'accomplit. Le marquis de Saint-Yves, l'auteur du poème cité plus haut, pourrait nous le dire ; mais voici ce qu'en pense la duchesse de Pomar :

« Quelles sont les grandes lignes et les idées dominantes des différents discours prononcés à ce sujet en ces derniers temps ? L'héroïsme d'une fille des champs, sa foi naïve et profonde dans ses guides célestes, sa pitié pour la souffrance humaine, son courage physique et moral dépassant tout ce que l'on est convenu d'attendre de la femme, enfin son martyre venant couronner cette courte et brillante carrière, martyre imposé par l'Eglise d'alors, mais que l'Eglise d'aujourd'hui veut effacer par une tardive glorification, tout cela est juste, mais ne s'applique qu'à trois points de vue limités : la personne de Jeanne, la France et l'Eglise actuelle.

« Bien plus haute pourrait être à nos yeux la signification de la sainte croisade qui se fait, bien plus suggestif l'événement qui se produit aujourd'hui. Nous ne voulons pas répéter ce qu'a si bien dit Léo Michel, mais seulement y joindre une ou deux réflexions. »

Et lady Caitnness montre que notre sublime Jeanne a été la véritable inspiratrice de la femme et lui a montré le rôle d'héroïsme que doit jouer la femme moderne. Il s'agit pour elle d'autres armées à conduire que celles des boucheries modernes ; c'est contre les armées du mal, du vice, de l'égoïsme et

---

1. *La Fleur de France.* Interprétation ésotérique de la vie et de la Mission de Jeanne d'Arc, par Léo Michel, avec Préface de la duchesse de Pomar. Paul Combes, éditeur.

de l'injustice que doivent marcher les milices féminines. Il faut que la femme ait foi en sa mission et qu'elle se couvre d'une triple cuirasse contre le blâme et les railleries des hommes, qu'ils soient laïques ou prêtres.

La mission de la femme, prédite par les livres saints, a commencé ; il faut donc, que le Principe Féminin soit émancipé. « Si l'Eglise ne veut point elle-même émanciper les femmes en les armant pour le combat, les femmes s'émanciperont sans l'Église et contre elle. Mais d'ores et déjà leur guide est Jeanne. »

Que les femmes consentent enfin à se laisser conduire par leur *intuition,* qu'elles écoutent les voix intérieures, qui parlent en elles, et elles sont bien sûres de connaître la vérité mieux que tous les docteurs du monde, car la femme est la vraie Prêtresse de l'Humanité. Qu'elles se rappellent ce que répondit la grande Jeanne aux ignorants théologiens qui, dans leur haine et leur jalousie farouches, avaient résolu sa mort et cherchaient à la mettre en défaut sur leurs dogmes : *Il y a plus de choses dans le livre de mon Seigneur que dans tous les vôtres.* Ces choses, cette vérité, contenues dans le livre du Seigneur, c'est justement l'avènement du Christ Social auquel nous assistons de nos jours, et qu'avait si bien compris notre ami le grand abbé Roca, conspué et tyrannisé par l'évêque de Perpignan. Ce Christ Social est représenté par le véritable esprit chrétien pénétrant partout dans les âmes et qui, d'ici peu, va transformer la Société tout entière, comme l'a prédit ce vénérable et savant abbé.

Il faut lire *La Fleur de France* de Léo Michel et l'on aura une idée vraie de la mission du beau lys immaculé qui fut Jeanne d'Arc. « Si le monde comprenait, dit-il, ne fût-ce qu'à moitié, le secret de Jeanne d'Arc, les prisons et les refuges des pauvres se videraient, les armées seraient licenciées et transformées en troupes pacifiques pour drainer les marais, irriguer les déserts, améliorer les rivières et les routes, et accomplir beaucoup d'autres travaux d'utilité publique. Il n'y a pas d'autre mal que celui qui est créé par une pensée fausse. »

A l'époque actuelle de sa vie, Léo Michel dit que tous les événements importants de son existence sont dirigés par des songes [1]. En mars 1893 il eut cette vision : Il se trouva dans un pays inconnu, dans un petit village. Les maisons simples et grossières ne ressemblaient à rien de ce qu'il avait vu. Aucune des personnes assises sur leur porte ne le comprenait quand il leur adressait la parole, bien qu'elles eussent l'air affable et lui fissent d'aimables saluts. Puis il fut transporté dans une chambre à plafond bas où tout parlait de Jeanne d'Arc. Puis soudain il se trouva sur la lisière d'une forêt qui dominait la jolie vallée où le village se trouvait niché. Un charmant ruisseau coulait alentour au milieu de saules et de roseaux. Dans les pâturages paissaient tranquillement des moutons et des vaches. Pendant qu'il jouissait de ce délicieux paysage en pensant à l'héroïque enfant qui avait autrefois gardé là les troupeaux de son père en conversant avec les anges, il sentit tout à coup qu'il n'était plus seul et que l'objet de ses pensées était à côté de lui. Elle était vêtue d'une moelleuse et douce étoffe d'argent, et ses grands yeux rayonnaient d'un amour et d'une tendresse impossibles à décrire. « Le temps est venu, lui dit-elle, où la France doit comprendre le sens spirituel de ma vie; c'est à toi qu'est confié le soin de le lui révéler. Tu viendras visiter ce lieu et tu sauras que le message que je te donne est divin ». Elle souffla sur son front et il sentit en lui comme un long tressaillement de bien-être et de joie.

Peu de jours après, il partait pour la France, où, quoique ne sachant pas un mot de français, il put se diriger et arriver à Domrémy. Il trouva la vallée *exactement* dans le même état où il l'avait vue en son rêve. « Un étrange enthousiasme envahit mon être, raconte-t-il ; je cueillis une marguerite et la portai à mes lèvres en souvenir de la fleur de France. En ce moment je sentis sur mon front le même souffle brûlant que dans mon rêve, et le

1. Je suis un peu dans le même cas, encouragé en songe dans les événements difficiles de ma vie.

R. C.

même sentiment d'extase parut à travers toutes les fibres de mon corps. Dans le village et la maison où elle était née, près de la forêt qui domine la vallée, tout était tel que je l'avais vu. Après avoir erré presque toute la journée, dans un état de joie qui touchait à l'extase, vers le soir je me dirigeai du côté de la petite église ; c'était la veille de Pâques, et des préparatifs étaient faits pour la fête. Je m'agenouillai devant l'autel consacré à sa mémoire ; un souffle chaud m'enveloppa tout entier, une lumière pareille à une étoile sembla entrer dans mon cerveau et, comme une fleur qui s'épanouit, me révéla soudain l'histoire et le sens de sa vie. De temps à autre j'ai éprouvé cette même sensation d'une étoile brûlante sur mon front, et en trois fois différentes j'écrivis avec joie ces pages de *La fleur de France.* »

Il faut donc croire à cette Révélation et acquérir enfin cette certitude que l'homme n'est point abandonné sur cette Terre et qu'il y a une relation intime et continuelle entre les êtres de l'autre monde et ceux du nôtre. Il faut croire à la grande solidarité entre tous les habitants de l'univers. Je termine par ces paroles inspirées du psalmiste hébreu :

Si l'Eternel ne bâtit pas la maison, ceux qui la bâtissent y travaillent en vain. Si l'Eternel ne garde la ville, celui qui la garde veille en vain. C'est en vain que vous vous leviez de grand matin, que vous vous couchiez tard, et que vous mangiez le pain de douleur ; certainement c'est Dieu qui donne le repos à celui qu'il aime.

René CAILLIÉ.

L'Encyclique de Léon XIII

Sur l'étude de la Sainte Écriture

Voilà six mois bientôt qu'est tombée sur la controverse biblique de Mgr d'Hulst avec les Jésuites l'intervention décisive de la suprême autorité ecclésiastique. Le temps a donc, de part et d'autre, suffisamment calmé les esprits pour qu'il devienne possible, sans attirer sur soi les deux armées, de résumer

avec impartialité ce qui paraît ressortir de la nouvelle encyclique pontificale.

Et d'abord, le Souverain Pontife n'a point parlé *ex cathedra:* nul doute là-dessus n'est possible à qui connaît le texte officiel du dernier concile et le commentaire autorisé de son secrétaire général. Léon XIII se dit seulement « engagé et presque poussé par le souci de sa charge apostolique » à procurer plus abondamment aux Saintes Ecritures l'honneur et l'étude que leur mesurent, sous des prétextes différents, tels théologiens trop rationalistes ou tels rationalistes trop peu théologiens ; et il se borne, sans rien *définir* lui-même, à répéter l'affirmation conciliaire : « Que tous les livres sacrés canoniques ayant été écrits sous l'inspiration de l'Esprit divin ont Dieu même pour auteur et ont été transmis comme tels à l'Eglise de Dieu. »

Donc, au point de vue de la foi catholique, le nouveau document n'impose rien de nouveau à croire.

Il rappelle tout simplement aux prédicateurs et professeurs ecclésiastiques une doctrine oubliée ou négligée par quelques-uns d'entre eux, et il leur donne par surcroît le plus parfait modèle, faut-il dire de *science* ou de *prudence* théologique ? disons l'un et l'autre ; car c'est surtout en ce genre d'étude que les deux mots sont synonymes. Personne ne doit se dire théologien, s'il ne sait, dans les affirmations les plus absolues, garder la part du relatif ; dans les principes les plus éternels, ouvrir des entrées pour l'opportunité. Comme un recto a son verso, tout texte sérieusement théologique porte, sinon toujours à la même page, du moins à quelques phrases ou quelques pages plus loin, son correctif indispensable.

Et c'est pourquoi si peu de lecteurs sont aptes à bien entendre une encyclique pontificale, aujourd'hui surtout que les mathématiques, la physique, la chimie, la mécanique ont dressé les esprits aux raideurs et aux intransigeances du chiffre. Mgr d'Hulst lui-même, malgré ses qualités sacerdotales, n'est-il pas d'essence trop rectiligne pour adapter sa pensée aux courbes infinies de ce didactisme spécial ? Il est allé, s'il m'en souvient bien, jusqu'à doser l'inspiration des diverses parties du Saint Livre et la restreindre aux affirmations purement dogmatiques ou morales. Voilà vraiment de l'arithmetique en place d'herméneutique, et c'est un tout autre ordre d'idées auquel nous invite ici Léon XIII.

La nouvelle encyclique déclare que toute la Bible étant l'œuvre de Dieu, tout entière inspirée du souffle de l'Esprit divin, tout, absolument tout ce qui est *réellement* dans la Bible est réellement inspiré et par conséquent infaillible ; qu'il n'y a point de triage à faire, ni de plus ou de moins à compter ; que la théorie du bloc est ici imposée.

— Mais alors, se récrie M. Ledrain, nous voilà contraints d'avaler la baleine de Jonas !

— Etes-vous sûr, docte assyriologue, d'avoir bien entendu le sens voulu par l'Esprit-Saint dans cette anecdote prophétique, que vous prenez à la lettre ? « Tous les Hébreux, raconte l'Exode, buvaient de l'eau d'une pierre qui les suivait partout à travers le désert. » Or, explique saint Paul, cette pierre « était le Christ » — I Cor. X. 4. — Saint Paul n'explique pas ce qu'était la baleine de Jonas : mais Léon XIII ne nous interdit point de croire que c'est aussi une allégorie ; il l'insinue au contraire, pour tous les textes en général d'apparence naïve ou antiscientifique. Le grand docteur scolastique pour lequel Rome aujourd'hui professe un culte si particulier, saint Thomas d'Aquin, avait dit « que Dieu pour s'adapter à notre nature, exprime dans la Bible des idées spirituelles sous des symboles matériels » — *Summ. Théol.*, I. q. 1, art. 9. — L'encyclique nouvelle nous avertit de même que « l'interprète des Saintes Ecri-« tures doit se garder de négliger ce que les Pères « ont tourné au *sens allégorique* ou à une interpréta-« tion du même genre, car l'Eglise a reçu des « apôtres ce mode d'interprétation et, comme le prouve « la liturgie, l'a confirmé par son exemple » — Encyclique, p. 35 de la traduction française Lethielleux.

Qu'un positiviste rigide ou un journaliste affairé, ouvrant en hâte la brochure, tombe, je suppose, sur cette partie de phrase, à la même page : « pourvu « qu'il s'en tienne religieusement à cette règle sage-« ment proposée par saint Augustin, à savoir de ne « s'écarter en rien du sens littéral et obvie », voilà immédiatement un lecteur convaincu de l'étroitesse de l'esprit de Léon XIII et de l'imbécillité obligatoire de l'exégèse orthodoxe. Mais qu'il achève la phrase : « ... du sens littéral et obvie ; *à moins que quelque motif n'empêche de le retenir ou que la nécessité oblige de l'abandonner*. »

Avais-je raison de dire que dans une œuvre théo-

logique il faut savoir lire au moins deux lignes, même deux pages à la fois ?

Je trouve encore, p. 34 : « A leur tour, les saints Pères ont une autorité souveraine » ; et, si je m'en tiens là, voici Galilée condamné de nouveau, voici supprimées l'astronomie, la géologie et toutes les découvertes modernes. Mais attendons et poussons plus loin : « ... une autorité souveraine, chaque « fois qu'un texte biblique se rattachant *à la foi ou à* « *la règle des mœurs*, est expliqué PAR EUX TOUS « *d'une seule et même manière.* » Nous voilà rassurés. Si la première de ces deux restrictions borne à fort peu de chose le domaine de cette « autorité souveraine » des Pères de l'Eglise, la seconde en rend l'application absolument peu dangereuse : car même un Mathusalem aurait trop peu de ses neuf siècles d'existence pour arriver à constater, à travers les innombrables et poudreux in-folios des bibliothèques, l'unité absolue de tous les Pères dans une seule et même interprétation. En dehors du *Crédo* et du Décalogue, pour lesquels leur accord unanime est une confirmation peu nécessaire, on aurait plus tôt fait de constater que cet accord n'existe pas ; car non seulement les opinions varient d'un Père à un autre, mais le même Père professe sur plus d'un point diverses opinions successives : « Je voudrais, « dit saint Augustin, que nul ne s'attachât à suivre « toutes mes pensées, mais celles seulement où il « aura reconnu que je n'ai pas erré ; car, si mainte- « nant je compose des livres qui sont la revision de « mes petits traités, c'est bien la marque que moi- « même je ne me suis pas toujours suivi et que je « pense avoir fait des progrès, par la miséricorde de « Dieu, loin d'avoir débuté par la perfection. Ni « débuté ni fini, car à présent même je n'aurai point « l'arrogance de croire que, grâce à mon âge, je ne « puis plus commettre d'erreur » — *De dono per-* « *severantiæ*, XXI, 55.

La Papauté, qui n'a pas d'âge, ne songe point à écrire ses *Rétractations*, et Léon XIII en particulier diplomate habile autant qu'habile théologien, compose de telle façon ses encycliques qu'il n'aura rien à y reprendre. Car c'est un régal vraiment pour les attentifs de voir avec quel art achevé se corrigent constamment l'une l'autre les deux faces opposées de ces médailles incomparables.

Après avoir exalté encore le jugement des Pères

« parce que Dieu même les a *souvent* aidés — il dit « souvent », non « toujours » — du puissant secours « de sa lumière ; c'est pourquoi, continue-t-il, l'in« terprète saura qu'il est de son devoir de suivre « leurs traces avec respect »... Voilà l'avers. Mais aussitôt voici le revers : « ... et de se servir de leurs travaux *avec un discernement intelligent* » — p. 34.

Le discernement intelligent qu'il recommande aux exégètes, Léon XIII, dans cette lettre modèle, le pousse jusqu'à l'apparence du contraire ; et c'est merveille vraiment de le voir invoquer tous ensemble les représentants des écoles exégétiques les plus opposées, les plus décidés antagonistes : Saint-Augustin avec Saint-Jérôme, les Pères d'Alexandrie comme ceux d'Antioche ; même des hérétiques avérés comme Tertullien ; et, sans aucune restriction, ce tant attaqué Origène, « admirable, dit l'encyclique, par la pénétration de son esprit et l'opiniâtreté de ses travaux » — p. 16.

J'en suis à me demander comment ont lu ces quelques pages ceux qui n'y ont vu qu'étroitesse d'esprit, et recommandation d'ignorance.

Voulait-on que le pontife romain, héritier et continuateur de dix-neuf siècles de science chrétienne, supprimât ou abaissât tout ce noble et laborieux passé devant l'orgueil moderne ? Léon XIII ne nie pas l'érudition de nos contemporains ; Léon XIII ne rejette pas pour l'établissement des textes authentiques ou l'éclaircissement des sens discutés nos orientalistes ni nos philologues, même laïques, même hérétiques ou incrédules : « car, dit-il, l'interprète catholique peut parfois, en en usant prudemment, trouver quelque secours dans les travaux des hétérodoxes » — p. 36 — et c'est là une œuvre beaucoup trop considérable pour qu'on en puisse attendre la réalisation des seuls interprètes et théologiens » — p. 53 — « et il nous plaît ici d'approuver le dessein de certains catholiques qui ont coutume de faire des largesses pour qu'il ne manque point de savants qui se livrent à ces sortes d'études avec l'abondance de tous les secours et qui les développent par l'association des efforts » — pp. 54, 55. — Mais l'exégèse n'est pas d'hier, et le pape a bien droit « de rappeler le grand nombre de « savants, surtout dans les ordres religieux, qui, « depuis le concile de Vienne jusqu'à celui de Trente, « ont bien mérité de la science biblique... et à par-

« tir du concile de Trente... ces magnifiques édi-
« tions des anciennes versions... la sagacité de
« nombreux critiques... les écrivains illustres qui,
« empruntant à la philologie et aux études qui s'y
« rapportent,... ont témoigné que l'Eglise s'applique
« toujours à se munir de toutes les ressources du
« savoir » — pp. 20, 21.

Quoi encore? S'attendait-on que Léon XIII allait offrir la Bible comme un livre vulgaire à la merci du rationalisme négateur de toute intervention divine? Mais la religion suppose, il le faut bien, un Dieu en relation avec l'humanité; et toute religion positive doit nécessairement s'appuyer sur une révélation positive, sur un livre divin, par conséquent infaillible. Que les profanes usent de leur droit de rechercher les origines *humaines* de ce livre et le sens *extérieur* de cette parole, l'Eglise ne s'y oppose pas. Mais qu'elle leur sacrifie le sens sacré, le sens secret de ce texte mystérieux ; qu'elle leur laisse dire, sans protester, que l'Esprit Divin s'est trompé ou seulement a faibli çà et là dans son inspiration, c'est une trahison qu'ils n'espéraient pas, je suppose : « Tous les Pères et les Docteurs, enseigne
« l'Encyclique, furent toujours unanimes à professer
« que ces livres dans leur intégralité et dans leurs
« parties... n'ont pu rien exprimer qui soit contraire
« à la vérité. Aussi, écrit saint Augustin, si je
« trouve dans les Saintes Lettres quelque chose qui
« paraisse contraire à la vérité, je n'hésiterai pas à
« penser ou bien que le manuscrit est fautif, ou
« bien que le traducteur n'a pas saisi le sens exact,
« ou que moi-même je n'ai pas compris du tout. »
pp. 52, 53.

L'intention encore ici est parfaitement claire d'ouvrir toute la Bible aux sciences variées et aux nombreux érudits qui se sont donné pour mission, en notre temps comme jadis, de collationner les divers manuscrits et d'établir ou d'élucider les textes. Philologie, linguistique, histoire, archéologie, physique, histoire naturelle, Léon XIII fait appel à toutes et à tous. Il les avertit seulement que « l'inspiration divine ne pouvant être sujette à aucune erreur » — p. 50 — « ils n'auront pas découvert le vrai texte ou le vrai sens, ou bien eux-mêmes se seront trompés dans leurs conclusions scientifiques, tant qu'ils trouveront une apparence de contradiction entre la Bible et la science : « car, puisque le vrai ne peut jamais contre-

« dire le vrai, qu'on tienne pour certain que l'erreur « s'est glissée soit dans l'interprétation des textes « sacrés soit dans la thèse adverse; et, si on ne l'aper- « çoit suffisamment d'aucun côté, *il faut provisoire-* « *ment surseoir à sa décision* » — p. 56.

« *Il faut provisoirement surseoir à sa décision.* » Voilà un membre de phrase modeste que je préfère, pour ma part, à mainte affirmation théologique; et mon admiration est extrême, je l'avoue, de voir l'infaillible représentant de la vérité divine ici-bas rappeler à la science humaine que la totale vérité n'est pas donnée à l'homme et qué de savoir que l'on ne sait pas est une partie de la vraie science, même biblique et théologique. « *Personne ne doit prétendre*, continue « ce grand pape, *comprendre exactement toute* « *l'Ecriture* » — p. 56 — « car il faut remarquer ici « qu'aux causes de difficultés qui se rencontrent « souvent dans l'intelligence de certains livres des « anciens, s'en ajoutent d'autres propres aux livres « saints. En effet, dans les termes de ces livres sacrés « inspirés par le Saint-Esprit bien des pensées se « rencontrent, qui surpassent de beaucoup la force « et la pénétration de la raison humaine, par exemple « *les divins mystères et les autres choses qui s'y rap-* « *portent;* et cela en raison *d'un sens plus élevé et plus* « *caché que ne semblent l'exprimer ou l'indiquer la* « *traduction littérale et les lois de l'herméneutique:* « quant aux autres sens, qui servent soit à éclairer « les dogmes, soit à mettre en relief les préceptes « de la vie, l'interprétation littérale les fournit. « Ainsi il ne faut pas faire difficulté d'avouer que les « livres saints sont enveloppés d'une certaine obs- « curité, telle que personne ne peut s'y aventurer « sans guide... » — pp. 29, 30.

Que les adorateurs exclusifs de la *lettre*, reçoivent ici nos plus vives actions de grâces, puisque c'est à eux certainement que nous devons cette bienheureuse glorification de l'esprit, cette proclamation *Urbi et Orbi* de l'ESOTÉRISME biblique, par le gardien même et le pasteur officiel de la lettre. Leur domaine, comme l'autorité officielle de la Vulgate, est catégoriquement délimité: « La traduction littérale, explique Léon XIII, fournit les sens qui servent soit à éclairer les dogmes, soit à mettre en relief les préceptes de la vie » — p. 29 — ou « selon le Concile du « Vatican renouvelant le décret du Concile de Trente, « dans les questions de la foi et des mœurs qui tou-

chent à l'édification de la doctrine chrétienne ». — pp. 30,31.

Mais au-dessus du sens littéral, où se sont cantonnés depuis trop longtemps les théologiens scolastiques, le souverain pontife proclame enfin droit de cité pour « un sens plus élevé et plus caché dépassant la traduction littérale et les lois de l'herméneutique », soit le sens *ésotérique* ou secret, comme l'appelaient les Pères d'Alexandrie, par opposition au sens *exotérique* ou extérieur. Et, pour la connaissance de ce sens occulte, il faut, dit notre encyclique, une initiation autre que celle de l'Ecole, une initiation qui appartient en propre à l'*Ecclesia* de l'Esprit; il faut un guide, continue-t-elle, et ce guide, c'est l'Esprit-Saint : « Car il ne faut pas croire, insiste Léon XIII, « que le caractère de ces livres soit pareil à celui des « livres ordinaires. Comme ils furent dictés par le « Saint-Esprit, et qu'ils renferment les choses les « plus hautes, obscures et difficiles sur beaucoup de « points, pour les bien comprendre et les bien expo- « ser, nous avons besoin du secours du Saint-Esprit, « c'est-à-dire de sa lumière et de sa grâce, lesquelles, « ainsi que nous en avertit fréquemment l'autorité « du divin psalmiste, doivent être implorées dans « l'humilité de la prière et conservées par la sainteté « de la vie » p. 14.

Trêve donc, s'il est possible, à ces arguties et à ces habiletés maladroites par lesquelles certains apologistes n'arrivent qu'à décrier l'Eglise et à compromettre la Bible ! « Que le zèle du professeur s'applique « particulièrement à cette autre partie, plus fruc- « tueuse, qui est l'interprétation » (p. 26). Qu'importe, en effet, « aux richesses de la parole divine, au progrès de la religion et de la piété » (p. 26) le nom de l'écrivain, par exemple, auquel on doit scientifiquement attribuer telle page ou tel livre de la Bible ? « Car n'est-il pas bien superflu de chercher « qui a écrit, quand on croit fidèlement que le Saint- « Esprit est l'auteur du livre ? Celui qui a écrit, n'est-ce « pas celui qui a dicté, n'est-ce pas celui qui a inspiré ? » (p. 25) Qu'importent davantage toutes ces autres querelles scientifiques que l'incrédulité suscite contre l'inspiration de l'Ecriture ? Eh ! c'est bien de cela que se préoccupaient les prophètes ! « L'Esprit de Dieu, qui parlait par eux, n'a point voulu instruire les hommes de « ces choses du monde visible, comme n'ayant pas « trait au salut ». Aussi ces écrivains ont-ils

bien moins « cherché à approfondir les secrets de la « Nature qu'à décrire, selon l'occasion, les choses « telles quelles, et à les exprimer selon le langage « courant de leur époque » (p. 46). Laissons cela aux « matérialistes incapables d'aller jusqu'à la moelle des « Ecritures et aptes seulement à en ronger l'écorce », comme dit l'Encyclique (p. 37). « L'Esprit de Dieu, « unique auteur des livres sacrés, a livré aux dis- « putes des hommes tout ce monde de la nature. » Que les commentateurs fassent comme l'Esprit-Saint! Aussi bien l'*Ecclesia* spirituelle, par la voix du suprême pontife, les invite hors des ornières de l'école vers les hauteurs de l'initiation mystique.

A l'œuvre donc, courageusement et « librement » (p. 54), tous les disciples de l'arcane, tous les chercheurs de l'invisible, tous les passionnés de l'au-delà! Comme ces Augustules du Bas-Empire qui, dans leurs mains dégénérées, ne réussissaient plus à soutenir le sceptre et le globe universels dont se faisait fort leur auguste ancêtre, les hommes, depuis des siècles, ne savaient plus porter tout entière leur âme. Et c'était un spectacle de douloureuse ironie à qui sent vivre en soi toutes ses facultés, y compris les plus hautes, de voir les maîtres mêmes de la pensée ou de l'action contemporaines, décapités parlants, mais lamentables, se glorifier de leur indigence et nier ce dont ils s'étaient tristement amputés. Partout des borgnes et des incomplets : la Science niant la Foi, la Foi niant la Science; la Raison raillant le Sentiment, le Sentiment condamnant la Raison. Dans ses papes comme dnas ses césars, Rome elle-même, oublieuse, à ce qu'il semblait, de sa mission d'universalisme, ne personnifiait, aux yeux des penseurs, que le système administratif, oppresseur de l'indocile lumière : même dans les questions scientifiques, l'autorité prétendait suffire comme argument de vérité. Et entamé de toutes parts par la littérature, par la connaissance, par la liberté, ce système de plus en plus se tendait vers la résistance, comme pour mieux succomber tout d'une pièce dans une obstination sans merci et une cécité sans remède. Mais en vain les pontifes eussent serré de tout leqr vouloir les liens de la lettre, l'esprit toujours reste indemne, et nul ne se sentait enchaîné, des hommes qui vivent par l'esprit.

Un pape enfin se lève qui rompt le malentendu, circonscrit son propre pouvoir ou l'inintelligence de

ses valets, et, serviteur des serviteurs de Dieu, inscrit au premier rang des légitimes ministres que Dieu lui-même honore, la Science, la « libre Science, » (p. 54), uniquement soumise à la Vérité.

Au nom des terrestres adorateurs du COUPLE CÉLESTE, au nom de L'ESPRIT et de LA VÉRITÉ, merci, très saint Père : Que tout ce qui pense et croit, hors de l'Eglise comme dans l'Eglise ; que tous les intellectuels et les ésotéristes dignes de la Tradition Sainte vous acclament, ô Léon XIII ! Et que l'*Ecclesia Spirituelle,* seule épouse légitime du légitime Pontife, reprenne par vous le sceptre et gouverne le monde !

ALTA.

Bibliographie

En dehors des Religions officielles, il existe un grand nombre de petites chapelles, et les cultes, les plus étranges revivent à Paris. On n'en connaissait jusqu'ici que peu de chose. M. Jules Bois, déjà connu par ses travaux sur le mysticisme, s'est enquis de ces rites mystérieux, a vu ces pontifes bizarres, a pénétré dans ces temples inconnus. *Les Petites Religions de Paris* nous sont un guide familier et sûr à travers ces pittoresques et troublantes Eglises, où la femme, souvent prêtresse, quelquefois Dieu, prépare l'alliance de la Religion et de l'Amour.

Envoi franco contre **3** fr. **50**, en timbres ou mandat-poste, adressés à l'éditeur, Léon Chailley, 8, rue Saint-Joseph, Paris.

*
* *

Nous recommandons à nos amis cet élégant petit livre du poète délicat qui fut longtemps un rédacteur fidèle et aimé de *l'Etoile.* Il est donc inutile de faire valoir ici ni son talent bien connu, ni son cœur aux palpitations toujours si pures, si franches, si tendrements émues. Nous donnerons simplement tous les titres de la table des matières, bien faits pour tenter la curiosité du lecteur :

Les derniers Païens. — Les Swedenborgiens. — Les Bouddhistes. — Les Théosophes. — Le culte de la Lumière. — Vintras, Boullan et le Satanisme. — Le culte de l'Humanité. — Les Lucifériens. — L'Esséniansime. — Les Gnostiques. — Le culte d'Isis.

Jules Bois nous décrit, avec l'art et la délicatesse qui sont l'apanage de son talent, la personne de chacun des grands Pontifes de toutes ces religions; il sait rendre attrayant tout ce qu'il dit, et l'on a certainement appris beaucoup de choses quand on a fermé son livre. On sent partout en lui ce culte du Principe féminin qui fait l'homme délicat et supérieur. Voici d'ailleurs comment se termine son dernier chapitre, le Culte d'Isis :

Sois bénie, sainte Isis, mère sanglante, toi qui as tant souffert qu'il t'est permis de pardonner. Tu restes la seule divinité qui sauvera le monde. Tu fus l'aurore du Messie d'Amour; tu annonças, avant Jésus, le Paraclet. Etant la femme pure, mais toute brûlante des expériences de la vie, tu effaces la faible Vierge, la Marie de la douloureuse Eglise. Te voilà, ô Pacificatrice des peuples, la Déesse de l'universelle rédemption, la Reine de la Vie et de la Mort — la Meilleure et la plus belle; ô créatrice des invincibles certitudes, — Te voilà au-dessus des intelligences égarées, le Cœur.

Comme mon frère Jules Bois, je crois à la rédemption de l'Humanité par la femme, par la Bonté, par le Cœur.

RENÉ CAILLIÉ.

Un document sur l'impuissance d'aimer par *Jean de Tinan* (chez Bailly, libraire de l'Art Indépendant, avec frontispice de Félicien Rops). Subtile et précieuse étude sur les sentiments factices de l'âme contemporaine, mais où certaines phrases, l'inquiétude des grands symboles mystiques décèlent d'autres aspirations que nous voudrions voir triompher en l'auteur. A. J.

Revues

La Religion Universelle d'avril contient une importante *Déclaration de Foi et de principes* de notre Frère *Lessard*. C'est tout un fort beau programme. L'idée, éloquemment soutenue, « d'étendre les rapports religieux à tout ce qui prie, à tout ce qui médite, à tout ce qui pense, à tout ce qui réfléchit... à tout ce qui a pour but de développer dans l'âme humaine les sentiments supérieurs », et, « sans détruire aucune communion, aucune Eglise », de leur faire « comprendre, à toutes, l'utilité de s'unir

pour la Paix, le Beau, le Bien, le Juste, le Vrai et la poursuite en commun de l'éternelle vérité », cette idée a nos sympathies ardentes. C'est celle-là même que nous avons glorifiée dans la tolérance de notre frère Roca, dans celle de Charles Fauvety; c'est elle qui a plané, comme la nuée de splendeur où couvent les temps à venir sur le Parlement des Religions de Chicago ; c'est elle qui nous a réunis sur le principe de charité avec HIPPOLYTE DESTREM, le vénéré directeur de la *Rénovation*; C'est elle que nous n'avons cessé de défendre sous diverses formes et qui constitue l'un des principes essentiels de la Fraternité de l'Etoile. Je suis très frappé de voir cette idée, qui n'appartient à personne et qui devrait inspirer tout le monde, se répandre ainsi d'en haut sur les esprits, les animer à la fois même lorsqu'ils s'ignorent entièrement, comme les promoteurs du Parlement des Religions d'Amérique et les Européens qui, en des tentatives infiniment plus obscures, avaient cherché à créer des réunions pareilles en tolérance au magnifique Parlement des Religions (1).

Pour moi, le monde ne saurait être sauvé que par la propagande et la mise en pratique de cette idée que l'on pourrait formuler ainsi : *Alliance dans les convictions communes, indépendance et respect mutuels dans les convictions différentes.*

Chacun, d'ailleurs, formulera et soutiendra selon ses habitudes d'esprit une conception dont l'essence est de naître en tous pour aller à tous et que nul ne doit songer à accaparer, à retenir captive de son enseignement personnel.

Tous nos vœux donc à notre frère Lessard, apôtre de la grande tolérance et avec qui nous sommes en communion par tant de croyances et d'espoirs rénovateurs !

A lire aussi, dans le même numéro, la conclusion des études de *Lessard* sur le *Retour à la Terre* et un très intéressant article de *J. Bearson*, *Théorie et Pratique* où l'on voit comment un Syndicat collectiviste s'est refusé à faire marcher une usine en pleine prospérité que le patron lui abandonnait, en lui assu-

1. Ceci fait allusion aux réunions qui, chez Madame de Morsier, en 1891 assemblaient des prêtres catholiques, des rabbins, des pasteurs orthodoxes, des pasteurs libéraux, des prêtres indépendants, des philosophes spiritualistes, des ésotéristes, unis dans la préoccupation de la Fraternité humaine et du problème social. A. J.

rant un fond de roulement de 125,000 francs, mais à condition de mettre en pratique dans l'exploitation de l'usine la théorie collectiviste. L'aveu d'impuissance qu'implique le refus des collectivistes à tenter l'expérience est fort significatif. Il confirme ce que nous avons souvent proclamé dans l'*Etoile* sur l'impossibilité d'une solution du problème social autre que graduelle, équilibrée, tenant compte de tous les éléments psychologiques et économiques du problème, enfin réalisée non par improvisation violente, mais par expériences progressives (1).

Ce qu'ajoute M. Bearson sur l'importance du facteur Intelligence dans la production économique est excellent. M. Bearson devrait étudier l'œuvre admirable de Godin où les trois facteurs Travail, Intelligence, Capital sont équilibrés avec une Harmonie si noble à la fois et si pratique. Nous avons en France des œuvres comme celles de Godin, de Leclaire, etc... dont on ne parle pas assez.

Lorsqu'il s'agit de physique et de chimie, les contemporains s'intéressent aux discussions théoriques sur l'éther ou sur les atomes, mais ne négligent certes pas les expériences accomplies. Qu'adviendrait-il de la physico-chimie des modernes si l'on cessait brusquement les travaux de laboratoire pour se borner à des discussions verbales ou écrites ? Je ne crois pas que l'expérience suffise à édifier la science. Je ne suis pas de ceux, on l'a pu constater de reste, qui dédaignent la métaphysique, l'idéalisme et l'intuition. Mais on oublie trop que le Problème social comporte des questions économiques matérielles sur lesquelles l'expérience a tout autant de prise que sur un Problème de chimie. Si le gouvernement, les Commissions parlementaires de travail d'une part, et de l'autre les socialistes consacraient leurs efforts à étudier les *expériences faites*, celle de Godin et les analogues, et cherchaient en unissant toutes leurs forces à les imiter et à les généraliser, le Problème social se résoudrait promptement.

Mais l'on dirait que socialistes, économistes ont également la crainte de toucher une solution pratique devant laquelle tomberaient les haines et les discussions

---

1. Ces notes étaient écrites lorsque j'ai lu dans la *Revue Socialiste* une version toute differente de l'incident. L'impartialité me fait un devoir de la signaler. D'après la version de la *Revue Socialiste* les conditions imposées à l'expérience par le patron n'auraient pas été loyales.

L'Humanité aurait-t-elle un invincible *Karma*, un besoin obscur de discuter, de haïr et de souffrir qui lui rend insupportable une méthode vraiment salvatrice et qui la pousse à perpétuer les illusions qui éternisent les douleurs ?

Il y a des moments où on pourrait le croire en voyant combien l'intérêt qu'excitent des œuvres comme celles des Godin et des Leclaire est peu proportionné à la bienfaisance et au mérite de ces grandes œuvres.

Dans le *Devoir* (tous les récents numéros) lire les attachantes allocutions de Godin, qui montrent au prix de quelle patience, de quels efforts infinis il est arrivé à faire pénétrer dans l'âme de ses collaborateurs l'excellence de leur œuvre commune. Cet exemple montre bien comment les solutions sociales ne peuvent s'improviser et de quelle éducation a besoin la classe ouvrière pour arriver à comprendre et à ménager ses intérêts et son avenir.

Dans la *Revue Socialiste* lire l'étude de O. Demer sur le livre d'*Alfred Fouillée*, la *Propriété sociale et la Démocratie.*

La Curiosité dirigée par *E. Bosc* est l'un des plus remarquables périodiques d'occultisme. Nous le recommandons à nos lecteurs.

A. J.

Revues Littéraires

Dans la *Jeune Belgique* lire une intéressante étude d'IWAN GILKIN sur le *Vers Libre*, des Vers de VALÈRE GILLE, de *Maurice Cartuyvels*, de LUCIEN DE BUSSCHER et la *Chronique littéraire* d'ARNOLD GOFFIN dont la sympathie pour notre œuvre retient l'expression de nos sympathies pour sa critique pensive.

Dans le *Cœur* (septembre-octobre 1893) un fragment de journal, *Celle*, par EDMOND BAILLY, d'une aérienne mélancolie, où l'on reconnaît le musicien subtil et intellectuel qu'est l'auteur de l'Acoustique passionnelle, où des sentiments, des visions de symbole se fondent dans une mélodie continue, une merveilleuse incantation. Dans le même numéro tout un drame ésotérique de JULES BOIS, la *Porte Héroïque du Ciel*, des vers du même, le *Chevalier Mystique*, illustrant un encartage d'Odilon Redon, etc..

Dans la *Revue Hebdomadaire*, toujours fort inté-

ressante un roman inédit de Jean Blaize, la *Monégasque*, où l'on retrouve les qualités de sérieuse pensée philosophique et sociale et de vie cordiale qui distinguent Jean Blaize ; les mémoires du général Thiébault sur la Révolution ; le *Rêve de Makar*, roman sibérien, etc...

Livres reçus

Sur lesquels nous comptons prochainement revenir :

La Vie Mystique, hautes et ardentes poésies d'Edouard Schuré ;

L'Impérieuse bonté, le roman de J. H. Rosny, déjà signalé à nos lecteurs ;

Sarah Kemmy, intéressant roman d'occultisme et de passion, par Georges Montière.

Dans l'« Aurore » de mars

Lire : *Prophéties de l'Ancien Testament concernant le Christ* et *La Nouvelle Révélation sur les Evangiles*, les hauts articles intuitifs de la *Duchesse de Pomar*, une curieuse étude de *A. Reader* sur l'*Anarchie* et la suite de *Je me suis éveillé*, série de communications spirituelles sur la vie d'outre-tombe.

Conférences chez Mme la Duchesse de Pomar

La directrice de l'*Aurore*, en son hôtel de l'avenue de Wagram, à Paris, réunit un public d'élite autour de conférenciers éminents.

Le 7 mars, M. Charles Richet a parlé sur l'*Avenir de la Science ;*

Le 14 mars, M. Paul Rognon, sur le *culte du Moi ;*

Le 28 mars, M. H. Marion, sur la *Solidarité ;*

Le 4 avril, M. l'abbé Petit sur le *Mysticisme Chrétien*.

La « Question Sociale »

La *Question sociale*, revue économique, politique et littéraire, dirigée par P. Argyriadès, qui avait

suspendu pour quelques mois sa publication, reprend aujourd'hui sa place de combat. Sa mission sera, comme par le passé, d'apporter des arguments scientifiques en faveur de la transformation économique de la Société actuelle, de signaler toutes les tentatives ou réformes qui se produisent dans les différents pays du monde au point de vue du travail, et de poursuivre quand même l'entente de toutes les fractions du Parti socialiste pour des luttes plus efficaces.

Abonnement : **5** fr. par an en France et **6** fr. à l'Etranger (avec prime.)

5, Boulevard St-Michel, 5, Paris

Congrès Spiritualiste

Un Congrès international spiritualiste aura lieu à Liège, au mois d'août. Nous nous proposons d'y assister, ce que nous n'aurions pu faire si le Congrès avait eu lieu en mai. — Voici, sauf changements ou modifications à apporter à l'ordre des travaux, la marche adoptée par le Comité organisateur :

Samedi 11 août, à 7 heures du soir, Ouverture du Congrès et désignation des sections.

Dimanche 12. — De 9 heures du matin à midi, réunion des sections. — De 2 à 6 heures, Assemblée générale.

Lundi 13. — Même programme que la veille.

Mardi 14. — Visite en corps à l'Exposition Universelle d'Anvers.

Mercredi 15. — De 9 heures du matin à midi, Discussion générale. — De 2 à 6 heures, Séance générale et publique.

Dès qu'un programme définitif sera irrévocablement arrêté, le Comité d'organisation le fera tirer dans diverses langues et distribuer.

Les adhésions au Congrès sont dès aujourd'hui reçues chez M. Gustave Gony, secrétaire du *Flambeau*, à Jemmepe-sur-Meuse, et les envois d'argent ou mandats-poste chez MM. J. Closset, Echevin (adjoint au maire) à *Herstal*. Belgique.

Nous engageons tous les spiritualistes, à quelque école qu'ils appartiennent, à adhérer au Congrès et surtout à envoyer une souscription comme simple adhésion, mais nous les engageons plus fortement encore à assister à ce Congrès, afin que la manifestation soit aussi brillante s'il se peut que celle du Congrès de 1889.

(*La Curiosité*) ERNEST BOSC.

Le Directeur-Gérant : RENÉ CAILLIÉ.

TOURS, IMP E. ARRAULT ET Cie.

FRATERNITÉ DE L'ETOILE

Déclaration

Nous voulons réunir graduellement, sans rien imposer à personne, tous les hommes de dévouement et de bonne volonté.

Nous avons tâché d'éviter deux défauts contraires : l'exclusivisme et le manque de principes.

Pour cela nous avons établi quatre degrés d'admission graduelle.

Nous nous efforçons d'abord, comme on le verra, à réunir, dans une vaste famille, tous les hommes de dévouement.

Puis dans cette famille se sélectent d'eux-mêmes les hommes d'intuition, ceux qui admettent la voix intérieure et l'illumination d'en haut. Après, une autre sélection réunit ceux des Frères qui croient à la valeur des Traditions religieuses[1]; enfin une harmonie suprême rassemble ceux qui par l'Intuition et la Tradition sont parvenus à posséder la certitude et croient fermement en Dieu et à l'Ame.

Ainsi, même dans le quatrième degré on ne demande aux adhérents qu'un nombre restreint de convictions communes, de sorte que ce quatrième degré peut encore réunir des esprits d'ailleurs séparés philosophiquement, politiquement, ou en désaccord sur la portée des dogmes spéciaux et des Eglises positives.

Le dévouement est comme la grande Ame unique qui pénétrera la Fraternité entière.

Au dévouement s'ajoutent, à mesure qu'on avance, d'autres principes qui le complètent sans l'altérer.

Les affirmations nettes quoique simples et limitées du quatrième degré empêchent la Société de manquer de Principes supérieurs, mais ces affirmations ne sont acceptées que par ceux qui le veulent, et les Membres des trois autres degrés ne sont en rien obligés d'y souscrire.

C'est un essai de conciliation que notre tentative, un essai de *conciliation entre la vérité traditionnelle et la liberté par la charité.* Nous avons fait la plus large part à la liberté, et cela d'après nos intimes convictions. Nous sommes convaincus que Dieu lui-même n'impose jamais rien à l'homme et le laisse entièrement libre de s'éloigner ou de se rapprocher de lui. Par conséquent les religions autoritaires sont le contraire de Dieu.

Puisse notre Fraternité semer une vraie semence d'union et d'amour mutuel parmi les hommes. Puisse-t-elle réunir enfin tous les bons pour le salut des méchants.

On a trop souvent pris pour base d'union les idées et les théories, qui, quelque vagues qu'on les suppose, divisent toujours les esprits, de sorte que des hommes excellents se combattent et sont ennemis alors que par le cœur ils désirent le même bien. Nous croyons le temps venu de fonder une Fraternité religieuse sur le sentiment pur, tout en offrant au sentiment la voie pour s'élever jusqu'à Dieu et reconnaitre que Dieu, dans son essence, n'est pas autre chose que l'amour.

Statuts

1. La Fraternité de l'Etoile comprend quatre degrés, elle reçoit des adhérents de l'un et de l'autre sexe et de toute nationalité.

2. Pour être reçu membre du premier degré il suffit de signer et d'adresser à la revue *l'Etoile*, après l'avoir fait signer par deux membres déjà reçus dans la Fraternité, la déclaration suivante[2] : *Je crois que la charité mise en pratique, le dévouement doivent constituer le fond de la vie personnelle et sociale et je m'associe aux frères de l'Etoile dans le but de chercher avec eux les moyens intellectuels et pratiques de développer la charité mutuelle, dans la vie privée et dans les institutions sociales.*

---

1. Comme l'indiquent nos *statuts*, il est des esprits qui vont de la Tradition à l'Intuition. La Fraternité les accueille également et intervertit pour eux l'ordre des deux degrés intermédiaires, ce qui ne change rien aux principes fondamentaux de la Fraternité.

2. M A. Jhouney, fondateur de la *Revue* et de la Fraternité, accusera reception de la déclaration.

3. Ce premier groupe a donc pour but limité des études de morale et de sociologie.

Tous ceux qui en font partie s'aident mutuellement dans ces études par des articles, correspondances, réunions [1].

4. Il n'est pas exigé de cotisation pour entrer dans la société, mais des souscriptions pourront-être faites, des dons volontaires recueillis, dans le but de réaliser des œuvres de secours mutuels, de charité sociale. Les listes de souscription seront publiées dans l'*Etoile*.

5. La Fraternité, dans aucun de ses degrés, ne s'occupe de politique.

6. Pour être reçu membre du deuxième degré, il faut faire la même déclaration que pour l'être du premier et y ajouter : *Je crois que l'homme, s'il vit conformément à la charité peut recevoir des révélations intérieures et par l'intuition se rapprocher de la vérité d'en haut. Je m'associe aux frères de l'Etoile pour travailler à développer en nous la faculté d'intuition* [2].

7. Pour faire partie du troisième degré, il faut faire les mêmes déclarations que pour être reçu membre des deux premiers, en ajoutant : *Je crois que les symboles des religions contiennent un sens spirituel élevé. Avec les frères de l'Etoile, je veux travailler à dégager ce sens* [3].

8. Pour faire partie du quatrième degré, il faut aux trois déclarations précédentes ajouter : *Par la prière, l'intuition et la science spirituelle des religions je suis arrivé à la certitude que Dieu existe, qu'il est l'amour infini et conscient que l'essence de l'âme est un rayon de Dieu. et que, par la vertu, cette essence peut remonter dans la divine lumière. Avec les frères de l'Etoile je veux enseigner à tous ces principes, chercher à reconquérir les certitudes qui en dépendent et préparer ainsi l'avènement de la religion véridique et du règne de Dieu.*

9. Comme il n'y a pas de cotisations exigées des frères mais seulement des dons volontaires, à chaque souscription les membres de l'Étoile qui l'auront souscrite (à quelque degré qu'ils appartiennent, car les membres des degrés différents peuvent très bien s'unir pour une même œuvre de charité), les Frères donateurs nommeront eux-mêmes une commission temporaire chargée d'administrer les fonds versés.

10. Ainsi il n'y a pas d'administration proprement dite — il n'y a pas d'autres titres que Membre des degrés, premier, second, etc., de l'Etoile. Dans les réunions qui auraient lieu, les membres présents nommeront les président, secrétaire, pour la durée de la réunion.

11. Ceux des membres qui y tiendraient peuvent se faire faire soit en cuivre, soit en nickel, soit en argent, soit en or, l'insigne emblématique de la Fraternité, qui est une étoile à cinq rayons ayant au centre un A gravé qui signifie Absolu et Amour et suspendue par un ruban rouge pour le premier degré, bleu pour le second, blanc pour le troisième et doré pour le quatrième.

Le rayon inférieur gauche de l'Etoile represente le premier degré, le rayon inférieur droit le second, le rayon supérieur gauche représente le troisième degré, le rayon supérieur droit le quatrième; quant au rayon suprême à la pointe du pentagramme, il représente l'Esprit de Dieu qui bénit toute la Fraternité.

---

1. Il en est de même dans chacun des degrés suivants avec la seule différence qu'à chaque nouveau degré atteint de nouveaux sujets d'étude viennent s'ajouter au premiers. Il faut savoir également qu'à l'étude fraternelle s'allient, dans tous les degrés, et l'enseignement mutuel pratiqué entre les Frères et l'enseignement de propagande répandu par eux dans leur entourage. Ce sont là des conséquences toutes naturelles de l'étude.

2. Ce deuxième groupe embrasse toutes les recherches pures vers l'au delà, le Spiritualisme expérimental, la voyance par l'Ame.

3. L'ordre entre le second et le troisième degré peut être interverti, c'est-à-dire qu'on peut entrer dans le troisième d'abord et dans le second ensuite, car il est des esprits qui vont de la tradition à l'intuition.

Tours, imp. E. Arrault et Cie.